

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers /
Couverture de couleur

Covers damaged /
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing /
Le titre de couverture manque

Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material /
Relié avec d'autres documents

Only edition available /
Seule édition disponible

Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Coloured pages / Pages de couleur

Pages damaged / Pages endommagées

Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached / Pages détachées

Showthrough / Transparence

Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

DE QUEBEC A MEXICO.

V

LES RUINES D'UN PASSÉ.

Le Numéro 59.—Pourquoi trois lits ?—A quoi peut mener une cuisse de poulet.—Les Toltèques et les Aztèques.—Noë au Mexique.—La femme serpent.—Théotl.—La croix et le baptême.—La pierre du sacrifice.—La légende de l'homme blanc.—Une fête à l'âme du monde.—De hauts barons cannibales.—Nouvelle édition des lois de Dracon.—Les médecins d'Europe d'après un chroniqueur.—Deux fragments de poésie mexicaine.—Une feuille de nos forêts.—Autrefois, aujourd'hui.—Un tremblement de terre.—Mes camarades de chambre.—Lamennais et nos ombres.—Minuit !

Rien n'égale la sensation de bien-être que l'on éprouve lorsque l'on quitte une diligence mexicaine, pour mettre le pied dans une chambre bien propre, où l'on peut secouer la poussière de la route dans un grand bassin d'eau fraîche, étirer ses membres engourdis, chausser une paire de bonnes pantoufles et fermer l'œil à volonté. C'était la réflexion que je me faisais, en poussant derrière moi la porte vitrée du numéro 59, jolie petite chambrette de l'*Hôtel Iturbide*. Trois lits bien blancs, deux causeuses en velours cramoisi, un buffet et un secrétaire s'y trouvaient. A la vue de toutes ces bonnes choses, les fatigues de la route, la causerie assommante de mes compagnons de voyage, les sauts fantastiques de la voiture s'envolèrent comme par enchantement, pour ne me laisser croire qu'au légitime repos si laborieusement acquis, et pour ne pas être dérangé, je sonnai le garçon et me fis monter mon souper du restaurant.

Pendant son absence, une chose m'intrigua : — Pourquoi trois lits dans ma chambre, au lieu d'un ?

Cet excès de luxe m'effrayait, et je me représentais déjà mes camarades de chambrée, fumant comme des volcans, buvant comme des cachalots et causant comme une vieille femme qui s'amuse avec son perroquet. Quatre ou cinq pipes culottées à la façon des lèvres d'une Abyssinienne, gisant à côté de deux verres vides de punch, restaient là comme témoins muets de la justesse de mes prévisions. Néanmoins, une chose me rassurait à demi. Si je pouvais me fier aux excellents ouvrages sur l'histoire ancienne du pays, que je voyais éparpillés sur *notre* secrétaire, mes deux futurs amis ne devaient pas avoir peur de l'étude.

Il était déjà huit heures du soir, et tout en grignotant une cuisse de poulet froid, je me mis à feuilleter un des volumes de l'œuvre fastueux de Lord Kingsborough, sur "*Les antiquités du Mexique.*"¹

A mesure que les planches splendides où sont venus se décalquer les débris de ce qui fut jadis les cités populeuses de Cholula, de Ténochtlan, de Mitla, de Palenqué, de Tlascalala, etc., s'échappaient de mes doigts distraits, pour faire place à d'autres monuments et à d'autres ruines, le passé, grand et mystérieux, du sol que je foulais maintenant secouait la poussière des siècles qui s'était affaissée sur lui, et ramenant sur son frileux squelette les lambeaux de son suaire, se dressait devant moi comme le spectre d'Hamlet, ou mieux encore—puisque j'étais à souper—comme la statue du Commandeur.

Petit à petit les inquiétantes préoccupations que m'avaient données les trois lits de mon nouvel intérieur, disparurent derrière un des tronçons de colonne, sur lequel s'appuyait le coude rongé de l'apparition. Le tibia de mon galinacée tomba dans mon assiette sans que je m'en aperçusse, et le front appuyé sur mes deux mains, je me mis à faire ce que Volney faisait sur les ruines de Palmyre : j'essayai de reconstruire pour un instant tout ce passé ténébreux qui était descendu dans l'oubli, en emportant avec lui jusqu'aux traditions les plus simples des peuples qui l'avaient illustré.

Alors les questions les plus extraordinaires tourbillonnèrent dans ma pensée. Comment expliquer cette migration mystérieuse des Toltèques qui arriva au Mexique vers le septième siècle, fit disparaître devant elle toutes les tribus qui l'habitaient, comme les moissons de l'Orient disparaissent devant les courses périodiques

¹ *Les antiquités du Mexique* par Lord Kingsborough, forment neuf infolios, assez rares aujourd'hui, et malgré leur prix élevé, très-recherchés par les bibliophiles. Le noble Lord a englouti toute son immense fortune dans cette publication princière.

M. Worthington, libraire de Montréal, avait dernièrement en sa possession un exemplaire des *Antiquités* pour lequel il demandait la modeste somme de \$175.00. (NOTE DE L'AUTEUR.)

des terribles sauterelles du désert, et apporta avec elle des sciences et des arts inconnus jusqu'à ce temps-là dans les riches montagnes de l'Anahuac ¹, l'architecture, la mécanique, l'agriculture et presque la civilisation ? Pourquoi, lorsque l'on s'est habitué à admirer les mœurs douces et polies de cette nation, la voir disparaître avec autant de mystère, après quatre siècles de domination, sans presque laisser de trace derrière elle ? A quelle origine faire remonter ces fières tribus de Chichimèques, d'Alcohuas et d'Aztèques ², qui sortent tout à coup des vastes et mornes solitudes du Nord, s'installent avec leurs habitudes rudes et austères, avec leurs traditions semblables à celles du peuple de Dieu, sur les foyers encore fumants de la race toltèque et y fondent un puissant empire ?

Lorsque le savant veut étudier les mystères de ce passé perdu, il ne se trouve plus qu'en face des plus singulières hypothèses, des conclusions les plus contradictoires. En vain croit-il mettre le doigt sur la solution du problème proposé, en retrouvant toute entière, dès ses premières recherches, la tradition primitive du déluge tel que le rapporte Moïse, avec Tepzi—le Noë mexicain—sauvant sa femme et ses enfants dans une grande barque toute remplie d'animaux et de graines de toutes sortes, puis lâchant, au bout de quelques jours de navigation, un vautour qui oublie sa mission sur les cadavres de géants noyés, et ne quittant son arche que lorsque le colibri, plus fidèle à son message d'amour, est venu lui rapporter un peu de verdure. En vain reconnaît-il son ancêtre caché sous les traits charmants de la femme serpent, la déesse Cioacoatl, qualifiée dans les rites sacrés de la religion aztèque de "notre Dame et notre Mère ; la première déesse qui ait mis au monde un enfant ; qui ait légué aux femmes les douleurs de l'enfantement comme un tribut de la mort, et par qui le mal est entré dans le monde." En vain se découvre-t-il devant la sereine majesté du Dieu mexicain Théotl—presque le *Théos* des Grecs—ce Dieu que le Grand-Prêtre appelait dans ses prières : "le dieu qui donne la vie, présent partout, qui connaît toutes les pensées et dispense tous les biens ; sans lui l'homme n'est rien ; dieu invisible, incorporel, seul dieu d'une perfection parfaite et d'une égale pureté ; sous ses ailes, l'homme trouve un sûr abri et le repos." En vain s'étonne-t-il de voir mêlé à toutes ces légendes de l'ancien Testament, le saint emblème de notre Foi,

1 Nom sous lequel était désigné l'empire Aztèque. (NOTE DE L'AUTEUR.)

2 Le premier volume des *Archives de la Commission Scientifique du Mexique*, que je reçois à l'instant même par la bienveillante entremise du Général d'Outrelaine, contient un article signé par le baron Gros, dans lequel il nous prouve l'impropriété du mot Aztèque, appliqué par la plupart des historiens aux tribus de l'Anahuac. (NOTE DE L'AUTEUR.)

la Croix sculptée en bas-relief sur les murs des temples de Palenqué. ¹ En vain retrouve-t-il, lors de la conquête, une de nos plus belles cérémonies, le Baptême, exister parmi les peuplades de ces lointaines contrées, et ne s'administrer qu'après avoir adressé à la déesse Cioacoatl une touchante invocation, " pour que le péché introduit parmi nous dès le commencement du monde, ne s'attachât pas à cet enfant, mais que lavé, au contraire, par ces eaux, il puisse vivre et recevoir une nouvelle naissance !" Toutes ces pieuses traditions, tous ces saints souvenirs d'une foi plus pure, viennent se heurter, se briser et disparaître devant les rites affreux d'une abominable idolâtrie, qui se pratiquait par un million de prêtres dans les quarante mille temples couvrant l'empire mexicain.

Alors ces pages poétiques qu'on dirait détachées de la Bible, ce dieu d'une perfection si rapprochée de celle décrite par saint Jean dans une de ses plus belles pages, cette sainte institution du baptême, cette croix plantée sur une région inconnue par les moines basanées de quelques modestes apôtres du Christ, s'effacent devant les yeux terrifiés du penseur, qui n'entend plus que les cris sinistres des victimes humaines, que l'on offre de tous côtés à des dieux de pierre, et qui essaie rapidement de chasser tout cet horrible cauchemar de poitrines ouvertes, de cœurs sanglants et de mains pontificales fouillant ces chairs toutes palpitantes, pour en faire suinter goutte à goutte le sang sur la formidable pierre des sacrifices. ²

Comme à côté des plus beaux feuillets des annales d'Athènes, de Carthage, de Jérusalem ou de Rome, l'historien ou le chroni-

¹ M. le Docteur W. Douglass, de la Canardière, possède dans son riche musée d'antiquités coptes et égyptiennes, de fort bonnes copies en plâtre des bas-reliefs de Palenqué. Beaucoup d'antiquaires se sont complus à trouver plusieurs liens d'affinité entre ces débris de l'ancienne civilisation yucatèque et ce qui nous reste des monuments de la Haute Egypte. Cependant M. Douglass professe une opinion contraire. (NOTE DE L'AUTEUR.)

² J'ai vu cette pierre dans la collection d'antiquités mexicaines conservé au musée de Mexico. Lors de la dédicace du grand temple de Huitzilopochtli en 1486, soixante-dix mille captifs y furent immolés. L'après un chroniqueur, ils étaient rangés par file, et leur procession occupait près de deux milles d'étendue. Un voyageur qui a parcouru le Mexique en 1854, M. Just Girard, dit que le chiffre des victimes annuellement immolées dans ces contrées est vraiment incroyable. A peine trouve-t-on un historien qui l'évalue à moins de vingt mille, et plusieurs portent ce nombre à cinquante mille.

J'ai remporté avec moi les fragments d'une idole de Huitzilopochtli trouvés au fond d'un *téocali* indien—tombeau—au milieu des ruines d'une ancienne ville aztèque, découverte à quelques kilomètres d'Acatlan, Etat d'Oajaca, par deux officiers de la colonne dont faisait partie mon régiment. Ces fragments, ainsi que quelques débris de poteries zapotèques, viennent d'être gracieusement acceptés par M. le Directeur du Musée de l'Université Laval, l'abbé Hamel. (NOTE DE L'AUTEUR.)

queur, en voulant pénétrer trop avant dans les brouillards qui enveloppent le passé du Mexique, trouve toujours le beau appuyé sur l'horrible, l'idéal accouplé au réalisme le plus hideux et le plus repoussant. Regardez-le compulsé les volumineuses relations des premiers missionnaires espagnols. Le voilà qui s'arrête avec bonheur sur la figure douce et paisible du dieu de l'air, de Quetzalcoatl, l'homme blanc qui, défendant tout sacrifice sanglant, ne voulait offrir à la divinité que les prémices des fleurs et des moissons, se bouchait les oreilles quand on lui parlait de la guerre, occupait ses loisirs à régler le calendrier mexicain, ordonna les jeûnes et les prières, exhorta les hommes à la concorde et disparut soudainement, lorsqu'il crut sa mission de paix accomplie, pour aller du côté où " le soleil se lève. " Déjà il commence à se croire au milieu d'une terre promise. Tout lui sourit, son ciel pur, son atmosphère tout embaumée de senteurs balsamiques, sa religion presque hébraïque ; mais, hélas ! il va bientôt voir son beau rêve s'évanouir. Voici les Aztèques qui arrivent avec leurs fêtes de sang, et, pour en donner une faible idée au lecteur curieux, je lui cite textuellement un passage de l'ouvrage de M. Girard, dans lequel il décrit les solennités qui accompagnaient la fête de l'*Ame du monde* :

" Ce Dieu était représenté sous les traits d'un beau jeune homme. Une année ¹ avant sa fête, on choisissait pour remplir le rôle de cette divinité un captif d'une beauté parfaite. Les prêtres lui apprenaient à jouer son rôle avec la grâce et la dignité convenables. On le couvrait de vêtements magnifiques ; on lui prodiguait l'encens et les fleurs dont les Aztèques n'étaient pas moins amateurs que les Mexicains d'aujourd'hui. Lorsqu'il sortait, il était accompagné d'une multitude de serviteurs, et s'il s'arrêtait dans les rues, la foule se prosternait devant lui, pour lui rendre hommage comme un représentant de la bonne divinité. Quatre belles jeunes filles portant les noms des principales déesses, étaient choisies pour être ses épouses. Ses jours s'écoulaient dans la mollesse, dans les festins que lui offraient les principaux nobles, empressés à lui rendre les honneurs dus à un dieu.

" Mais le jour fatal arrivait ; le terme de ses courtes splendeurs était proche. On le dépouillait de ses riches vêtements ; il disait adieu à ses belles épouses ; une des barques royales le transportait au delà du lac dans un temple construit sur ses bords, à quatre kilomètres environ de la ville. Tous les habitants de la capitale accouraient alors pour assister au dénouement de la tragédie. A mesure que la procession gravissait les flancs de la pyramide, le

¹ L'année mexicaine se composait de dix-huit mois. (NOTE DE L'AUTEUR).

pauvre captif déchirait ses guirlandes de fleurs, et brisait les instruments de musique qui avaient charmé les heures de sa trompeuse félicité. Six prêtres l'attendaient au haut de l'édifice. Ils saisissaient la victime et l'étendaient sur la pierre du sacrifice, bloc de jaspe, convexe dans sa partie supérieure. Cinq prêtres tenaient la tête et les membres du patient, tandis que le sixième, couvert d'un manteau rouge, emblème de son sanglant ministère, ouvrait la poitrine de la victime avec un couteau aigu d'*istely* — obsidienne — substance volcanique presque aussi dure que l'acier, et plongeant la main dans la plaie, il en retirait le cœur palpitant, le présentait au soleil, objet d'adoration dans tout l'Anahuac, et le jetait aux pieds de la divinité à qui le temple était consacré. La triste histoire du prisonnier était offerte en exemple, par les prêtres, comme le type de la destinée humaine, brillante à son début, mais trop souvent terminée dans la douleur et l'infortune."

Encore, si le drame sanglant se terminait sur l'horrible pierre, on pourrait lui donner peut-être pour excuse les rites inflexibles d'un culte diabolique ; mais le cœur se soulève à le dire, le soir, ces pauvres membres tout déchirés étaient apprêtés de la manière la plus délicate possible, et servis sur des tables fastueuses, toutes chargées de poteries chatoyantes, encombrées de breuvages délicieux et entourées par l'élite de la noblesse du royaume, de cette noblesse qui avait reçu une éducation raffinée dans les solitudes du temple. ¹ Puis, au sortir de ces orgies et de ces diners d'apparat, tous ces graves magistrats, ces illustres sénateurs gorgés de chaire humaine, allaient au tribunal punir de mort le meurtre, faire lapider les adultères, rendre esclaves les voleurs, condamner à la peine capitale l'homme qui reculait les bornes de la propriété de son voisin, qui altérait les mesures établies ou qui ne pouvait pas rendre compte des biens de son pupille. Les généraux et les guerriers s'enfermaient dans leurs casernes pour étudier leur tactique, s'y préparant à conquérir bravement un des trois ordres de chevalerie ² institués par leurs empereurs, ou allaient visiter dans les hôpitaux leurs camarades ou leurs soldats blessés, traités aux frais de l'Etat par des médecins spéciaux, " beaucoup plus honnêtes que ceux de l'Europe — dit naïvement un chroniqueur espagnol,

¹ Les jeunes gens appartenant à des familles qui s'étaient illustrées à la guerre, étaient élevés par les prêtres qui leur donnaient une éducation à part. Quant aux guerriers qui se distinguaient le plus, à l'ennemi, ils recevaient en récompense des territoires à titre de fiefs. (NOTE DE L'AUTEUR).

² D'après M. Girard, le dernier des Montézuma avait institué trois ordres militaires : celui des princes, des aigles et des tigres. Les Seigneurs décorés de l'un de ces ordres emportaient à la guerre les insignes sur leurs armures. (NOTE DE L'AUTEUR).

Torquemada, — car ils ne retardaient jamais la guérison pour augmenter le salaire." Les femmes, la lèvre encore toute vermeille du sang de la victime, oubliaient l'horrible festin pour se livrer au merveilleux travail des mosaïques en plumes d'oiseaux, et les enfants, encore tout barbouillés de sauces et de bonbons, allaient, en rechignant, apprendre par cœur quelques-unes des poésies du roi malheureux, Nazahualcoyolt, dont les poèmes se ressentent un peu de cette grandeur sauvage qui règne dans les chants d'Ossian ou sur les *Hellas* scandinaves, tempérées, jusqu'à un certain point, par la verve épicurienne d'Horace.

Puisque le mot poésie est venu se glisser si à propos sous ma plume, qu'on me permette de citer ici deux fragments des œuvres du royal poète. La philosophie légère et pétillante de l'un, et la grave mélancolie du second, contribueront peut-être à nous faire oublier toute cette odeur de chairs rôties et de sang torréfié :

"Bannis les soucis, s'écrie le barde mexicain, si le plaisir a des bornes, la plus triste vie aura aussi une fin. Tresse donc la guirlande de fleurs et chante les louanges du Dieu tout puissant : la gloire de ce monde se fane vite. Réjouis-toi dans la verte fraîcheur de ton printemps : le souvenir de ces jours t'arrachera d'inutiles soupirs. Lorsque le sceptre passera dans d'autres mains, on verra tes serviteurs errer, désolés dans les cours de ton palais. Toute la pompe de tes victoires et de tes triomphes ne vivra plus que dans tes souvenirs..... Le bien que tu as fait sera toujours un titre d'honneur. Les grandeurs de cette vie, ses gloires et ses richesses ne te sont que prêtées ; sa substance est une ombre illusoire, les choses d'aujourd'hui changeront demain. Cueilles donc les plus belles fleurs de ton jardin pour en couronner ton front, et saisis les joies du présent avant qu'elles ne périclitent."

Le second fragment roule sur les vanités des choses de ce monde. On y reconnaît la touche grave, rêveuse et mélancolique qui caractérise presque toutes les poésies et les ballades des peuplades du Nord :

"Toutes les choses de ce monde ont un terme rapide. Au milieu de leurs splendeurs, la vie les abandonne ; elles tombent en poussière. Ce vaste univers n'est qu'un sépulcre où tout ce qui s'agite à la surface sera bientôt enseveli. Les rivières, les torrents, les ruisseaux se précipitent vers leur destinée commune. Aucun ne remonte à sa source fortunée ; tous courent se perdre dans le sein profond de l'Océan. Ce qui était hier n'est plus aujourd'hui. Ce qui est aujourd'hui ne sera plus demain. Les cimetières sont pleins de la vile poussière de corps autrefois animés par des âmes vivantes, qui occupaient des trônes, présidaient des conseils, diri-

geaient des armées, subjuguèrent des provinces, se firent adorer comme des dieux, enflés par les chimères du luxe, de la puissance, de l'empire.

“ Si je vous demandais où sont les os du puissant Achalchichitlanextzin, premier chef des anciens Toltèques, et ceux de Necaxemítl, le pieux adorateur des dieux ; si je vous demandais où est la beauté incomparable de la glorieuse impératrice Xiuhztal... Toutes ces gloires se sont éteintes comme la terrible flamme du cratère du Popocatepetl, sans laisser d'autres traces de leur existence qu'une page dans les chroniques ; comme les bouquets de fleurs qui passent de mains en mains, qui se fanent, et qui finissent par disparaître du monde.

“ Les grands, les sages, les vaillants, les beaux... hélas ! où sont-ils ? Ils sont mêlés à la terre. Le même sort nous attend, et ceux qui viendront après nous...”

Ne dirait-on pas une lamentation tombée des lèvres de Jérémie pleurant et priant sur la cendre, au lieu d'un chant composé peut-être au sortir d'une de ces sinistres orgies, qui laissent bien loin derrière elles tout ce que le sensualisme et le cynisme romain ont pu inventer ?

Pourtant il ne faut pas trop se hâter de venir poser un stigmate sur le front de cette civilisation, d'après les simples données que la science moderne a su découvrir jusqu'à présent. Son dernier mot n'a pas été prononcé. La Commission scientifique du Mexique, fondée par Napoléon III sur les mêmes bases que le fameux Institut d'Égypte, est énergiquement à l'œuvre sous l'habile direction de M. le ministre de l'Instruction publique Duruy ¹, et je serais étonné

¹ Son président actuel, M le général de brigade d'Outrelaine, travaille sans relâche à atteindre le but que se propose la Société, en recueillant toutes les informations possibles, et quelques jours avant mon départ pour le Canada, j'avais le plaisir de recevoir de lui la missive suivante, beaucoup trop flatteuse pour mes pauvres notes de voyage.—M. le général d'Outrelaine n'était alors que colonel du Génie :

“ Mexico, ce 22 juin 1865.

“ COMMISSION SCIENTIFIQUE, LITTÉ-
RAIRE ET ARTISTIQUE DU MEXIQUE. } ”

“ Mon cher capitaine,

“ J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier, et dans laquelle vous avez bien voulu m'offrir pour la Commission scientifique du Mexique, un exemplaire du livre que vous comptez publier à la suite de vos explorations en Amérique.

“ Je ne puis qu'accepter avec reconnaissance votre offre obligeante, et vous en remercier à l'avance au nom de la Commission...”

“ Je serais heureux d'en recevoir trois exemplaires lors de leur publication à Québec, et je m'empresserai d'en adresser un à notre ministre de l'Instruction publique, pour les archives de la Commission du Mexique à Paris.

“ J'espère que votre santé n'aura pas à souffrir du long trajet que vous avez à faire

de voir se confirmer le jugement défavorable de l'histoire—malheureusement trop vrai jusqu'à présent—contre une nation qui aimait les sciences, les arts, la peinture, la musique, les fleurs et la poésie.

Qui sait ? Peut-être ces travaux ajouteront-ils une nouvelle page à l'histoire du Canada ; car on prétend avoir trouvé dernièrement, au fond du Yucatan, une tribu entière d'Algonquins.

Quelle mystérieuse et sombre bourrasque d'automne aurait pu arracher et emporter sur ses ailes, si loin des bords du Saint-Laurent, cette feuille morte de nos forêts ? Aujourd'hui sera-t-il assez fort pour expliquer cette difficile énigme que lui pose autrefois ?

Autrefois, aujourd'hui ! Le chantre des *Contemplations*, ce puits béant où “ ceux qui se penchent retrouvent leur propre image dans cette eau profonde et triste, qui s'est lentement amassée là, au fond d'une âme, ” avait bien raison de s'écrier, dans un de ces moments où “ la vie filtre goutte à goutte à travers les événements et les souffrances du cœur : ”

Un abime vous sépare, le tombeau !

Paul Féval écrivait qu'une moitié de la vie se passait à désirer et l'autre moitié à regretter. Ceci est très-vrai, mais un autre philosophe plus grand que lui—l'expérience—a buriné sur toutes choses que la vie ne se composait que du souvenir et de l'imprévu. J'aime mieux cette définition, malgré toute la poésie que peut avoir celle du novelliste.

Depuis fort longtemps j'avais oublié et mon souper, et mon assiette, et ma cuisse de poulet, pour prêter une oreille attentive à ce merveilleux et terrible conte de Perreault, que me murmurait la voix du passé. Les fatigues du voyage avaient disparu devant le récit fantastique de l'apparition, et quand elle regagna tristement les ruines poudreuses où elle devait se rendormir, j'écoutais encore l'écho de ce timbre sarcastique et cassé, qui répétait sans cesse, en s'affaiblissant de plus en plus : “ Qu'est-ce donc que le passé si ce n'est les ruines du présent ? Qu'est-ce donc que le présent, si ce n'est les ruines de l'avenir ? ”

pour regagner le Canada, et je vous souhaite de tout mon cœur un bon voyage et un heureux retour dans vos foyers.

“ Recevez, je vous prie, mon cher capitaine, la nouvelle assurance de mes meilleurs sentiments.

“ Le Colonel du Génie,
“ D'OUTRELAINE.

“ Monsieur
“ Faucher de St. Maurice, Capitaine. }
Hôtel Iturbide.”

Tout ne doit que surgir, flotter et disparaître,
 Jusqu'à ce que la nuit ferme, à son tour, ses yeux :
 Car, un jour il faudra que l'étoile aussi tombe.
 L'étoile voit neiger les âmes dans la tombe :
 L'âme verra neiger les astres dans les cieux.

J'étais tout absorbé sous la pression de ces douloureuses pensées, lorsque, tout-à-coup, je fus tiré de ma profonde rêverie par un long roulement semblable à celui d'un tonnerre lointain. Puis les murs, les trois lits, les causeuses, le buffet et le secrétaire se mirent à danser, à qui mieux mieux, une danse macabre, qui me fait dresser les cheveux sur la tête rien que d'y penser.

C'était l'imprévu qui se présentait sous la forme du fameux tremblement de terre du 2 octobre 1864, dont la durée fut une minute et trois secondes, et juste comme j'étais en train de chercher le bouton de la porte pour m'esquiver, mes deux compagnons de chambre m'arrivèrent comme deux boulets rayés dans les jambes, et s'installèrent tout essoufflés sur leurs lits respectifs. Je les laissai reprendre haleine avant de faire plus ample connaissance, et quand ils m'eurent expliqué tout à leur aise les horribles dégâts qui venaient de se faire, l'un d'eux, M. de Massey Evans ¹, s'approchant de la table, où étaient déposées les vieilles pipes qui m'avaient effrayé en entrant, jeta par hasard les yeux sur le poème du roi indien, encore ouvert à l'endroit où se trouvait le dernier fragment que j'ai cité plus haut, et devinant peut-être quelles avaient été mes dernières pensées, prit silencieusement sur un des rayons de la petite bibliothèque un ouvrage de Lamennais, le feuilleta pendant quelques instants, et m'indiqua du doigt l'incontestable vérité suivante : " Il y a six mille ans que les hommes passent, comme des ombres, devant l'homme ! "

Profonde pensée que l'on retrouve partout, sur les débris des empires comme sur les débris du cœur, sur les ruines du passé comme sur la poussière sous laquelle va s'ensevelir le moment présent ! Tout n'est donc qu'illusion, fumée diaphane, ombre vaine ici-bas ? La mère meurt pour faire vivre l'enfant ; l'enfant grandit et attend patiemment le moment de mourir en s'habituant à voir mourir les autres. Les fleurs se fanent, les pierres des tombeaux

¹ James Loather de Massey Evans, cousin du célèbre Général criméen de Lacy Evans, fit avec distinction les campagnes de l'Inde et du Punjaub en qualité de Capitaine au 47^e de ligne. Il s'est retiré du service en emportant avec lui l'estime de ses chefs et du regretté Sir Colin Campbell—Lord Clyde—en particulier. Il pratique aujourd'hui l'architecture à Mexico, où il exerce une hospitalité toute de cœur envers les compatriotes qui vont le visiter.

Mon autre compagnon était M. John Corrison, ingénieur de l'empire.—NOTE DE L'AUTEUR.

s'égrennent, les sanctuaires deviennent des casernes, les palais des auberges, et l'homme s'en va d'ici-bas, sans même pouvoir se dire que le suaire qui l'enveloppe va lui rester.

Tous tombent ; l'un au bout d'une course insensée,
L'autre à son premier pas ; l'homme sur sa pensée,
La mère sur son nid ;
Et le porteur de sceptre et le joueur de flûte
S'en vont ; et rien ne dure ; et le père qui lutte
Suit l'aïeul qui bénit.

Comme me le répète souvent ma spirituelle et brune voisine—spirituelle, brune et voisine, trois choses qui vont admirablement bien ensemble—mes idées tournaient à tout ce qu'il y a de plus bleu. Il était tard. Minuit allait sonner, et mes camarades, peu soucieux des tremblements de terre, s'étaient mis à ronfler paisiblement, tout en me laissant le soin d'éteindre la bougie. C'est ce que je fis au plus tôt, pour couper court au spleen qui me gagnait, et je m'enveloppai soigneusement dans mon moustiquaire, me répétant tout bas un fragment de Xavier de Maistre, bribe que ma mémoire avait sauvée, je ne sais trop comment, de ses fréquents naufrages au collège, pendant que le beffroi du *Sagrario* de la cathédrale râlait lentement, comme des soupirs d'agonisant, ses douze sanglots funèbres.

“ O minuit... heure terrible !... je ne suis pas superstitieux, mais cette heure m'inspire toujours une espèce de crainte, et j'ai le sentiment que si je venais à mourir, ce serait à minuit. Je mourrai donc un jour ! Comment ? je mourrai ! moi qui parle, moi qui me sens et qui me touche, je pourrais mourir ! J'ai quelque peine à le croire ; car, enfin, que les autres meurent, rien n'est plus naturel ! on voit cela tous les jours ; on les voit passer, on s'y accoutume ; mais mourir soi-même ! mourir en personne : c'est un peu fort ! Et vous, lecteurs, qui prenez ces réflexions pour du galimatias, apprenez que telle est la manière de penser de tout le monde, et la vôtre à vous-même.

“ Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous.”

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

(A continuer.)

ENTRETIEN SUR NAPLES.

On a bien voulu me demander pour la *Revue*, comme faisant naturellement suite à mon étude sur Rome, un travail que j'avais fait il y a quelques années sur Naples. Il s'en faut de beaucoup que cette dernière ville excite l'intérêt qui s'attache aux destinées de la Cité Eternelle. Les impressions qu'on y ressent et les réflexions qu'elle peut produire sont nécessairement d'un ordre bien inférieur à celles que fait naître la Maîtresse du monde. Toutefois la ville de Naples, par la beauté magique de son site, par les souvenirs historiques, par les accents poétiques dont elle a été l'objet, par les ruines fameuses qui l'avoisinent, par les contrastes qu'elle présente, et par les derniers événements qui s'y sont passés ; Naples, dis-je, peut encore, après Rome, éveiller un certain intérêt. Je livre donc au public les impressions que j'y ai ressenties et les considérations de diverse nature que son aspect ou son souvenir m'ont inspirées.

Ce travail n'était nullement destiné à recevoir cette publicité. Je l'avais fait pour les exercices littéraires de l'institution à laquelle j'appartiens. Il avait fallu, pour la circonstance, lui donner la forme d'un entretien : on supposait des voyageurs de retour de l'Italie venant, chez un ami commun, redire ce qu'ils avaient vu et senti. Je suis obligé de reproduire ces impressions de voyage sous cette même forme. Il m'aurait fallu, pour leur en donner une autre, un travail auquel se refuse le loisir dont je puis disposer. D'ailleurs, un entretien permet des digressions et par là même une variété qu'un récit uniforme n'admettrait guères. Je dois ajouter que,

comme je ne songeais pas du tout à publier cet entretien, j'y ai introduit, même textuellement, quelques passages de diverses publications dont Naples était l'objet; il me serait difficile aujourd'hui d'indiquer les livres que j'ai pu mettre à contribution. Au reste, ce que j'en ai extrait est peu considérable, si ce n'est dans la description des restes de Pompéi, pour laquelle j'ai pu copier assez largement.

Les interlocuteurs sont désignés par les premières lettres de l'alphabet.

J. S. RAYMOND.

I

INTRODUCTION.

A.—C'est avec une satisfaction bien vive, messieurs, que je vous vois aujourd'hui, fidèles au rendez-vous donné, venir nous faire part encore de vos impressions de voyage. L'un de vous me disait, au dernier entretien, que c'était une jouissance pour le voyageur de redire ce qu'il a vu, ce qu'il a senti; je le crois, mais croyez aussi que c'est un plaisir d'entendre parler de lieux si célèbres que l'imagination va souvent visiter. Si les livres qui contiennent des récits de voyage se lisent toujours avec intérêt, vous sentez que c'est un plaisir plus vif encore d'entendre raconter ceux-là mêmes qui ont vu les lieux, qui par leurs paroles rendent les choses plus présentes, plus animées, qui entrent dans mille détails piquants qu'un livre ne saurait donner, et qui enfin sont là prêts à répondre aux questions qu'on peut leur faire.

B.— Il faut avouer pourtant qu'il échappe toujours au voyageur certains aspects à l'égard desquels il ne peut satisfaire ceux qui l'interrogent. Les études, les caractères, les inclinations de chacun le portent à considérer les choses sous le point de vue qui lui est propre. On ne jette un regard profond que sur ce qui a occupé d'avance ses pensées; le reste n'a qu'un coup d'œil rapide. Voyez quelle diversité de vues entre nous. L'un s'attachait de préférence aux monuments historiques, aux souvenirs qu'ils rappellent; l'autre considérait les édifices sous le point de vue de l'art; celui-ci allait méditer sur toutes les ruines, ou rêver aux beaux aspects que présenteraient certains sites; celui-là examinait d'un œil attentif, non la ville matérielle, mais la cité vivante, ses institutions, le caractère

des habitants. Heureusement, nous complétions, jusqu'à un certain point, nos observations par la communication de nos impressions diverses. Mais encore, et je m'en aperçois aujourd'hui, que de choses, même essentielles, négligées ! On n'y pensait pas dans le temps ; on y attachait peu d'importance, ou bien on remettait d'un jour à l'autre telle excursion, telle visite, et le moment du départ est venu sans qu'on ait eu le loisir de satisfaire bien des curiosités légitimes. Voyez, nous vous avons beaucoup parlé de Rome. Je croyais, quand je l'ai quitté, avoir vu tout ce qui pouvait offrir de l'intérêt..... Eh bien ! en entendant d'autres voyageurs, en lisant des récits de voyage, en rappelant mes propres connaissances, je me suis aperçu avec désespoir de tout ce qui m'était échappé.

A.—Quoiqu'il en soit, messieurs, de ce que vous avez pu observer, je vous entendrai avec un grand intérêt me décrire ce que vous avez vu. Il était convenu qu'aujourd'hui vous nous parleriez de Naples. Les événements dont cette ville a été le théâtre depuis quelques années, la lutte dont elle est l'objet entre deux princes, ont souvent fixé l'attention sur elle. Il importe de bien connaître une cité si fameuse par elle-même, et sur laquelle la politique tient aujourd'hui ses regards attachés.

Eh bien ! monsieur, vous qui jouissiez tant en arrivant à Rome, qu'avez-vous éprouvé en voyant Naples ?

II

ENTRÉE A NAPLES.—FERDINAND II.

C.—Au seul nom de Rome, l'esprit s'arrête attentif et calme, rêveur ; il se remplit des plus graves pensées, des plus grandioses souvenirs. J'étais encore tout ému de ces profondes impressions qu'avait produites en moi la ville éternelle ; mais j'arrivais à Naples. A ce nom l'imagination se réveille riante ; un joyeux sourire apparaît sur les lèvres ; des images de plaisir, d'enchantement se déroulent : c'est que Naples, cette autre merveille de l'Italie, c'est la fille bien aimée du roi de la nature, qui s'est plu à la combler de faveurs. Jugez quelle émotion l'on éprouve, lorsqu'on se dit : Dans quelques moments, mes regards contempleront ce qu'il y a de plus beau sur la terre !

Une riche campagne, qui n'est qu'un jardin planté d'arbres magnifiques, est l'avenue de la belle Cité ; mais comme le terrain est

bas, on arrive à Naples sans le voir. Aussi ce fut une surprise quand nous entendîmes s'écrier : Voici les murs de la ville ! Nous y touchons bientôt, mais nous trouvons là encore à la porte, pour nous retarder longtemps, cette douane minutieuse, irritante, qui avait tant refroidi nos émotions en arrivant aux autres villes d'Italie. Nous ne pûmes entrer dans Naples qu'au soleil couché ; c'était perdre le spectacle dont nous nous étions flattés de jouir ce jour-là même. A peine avons-nous franchi les portes, que nous rencontrons une calèche découverte : deux hommes, mis bien simplement, étaient assis au fond. Un salut est fait par la sentimentelle. Qui est-ce qui passe là ? Le Roi, entendons-nous dire. Le Roi de Naples était donc le premier homme que je rencontrais dans cette ville ; il venait jouir à ses portes des charmes de la campagne. Ce souverain absolu se promenait sans suite, sans garde dans sa capitale. J'ai passé quatre mois à Paris et je n'ai pu voir une seule fois le Roi-citoyen, qui craignait de se montrer aux fenêtres de son palais, j'allais dire de sa prison. A cette époque l'esprit d'insurrection, importé de l'étranger, n'avait pas encore envahi le peuple napolitain. Les sociétés secrètes n'avaient pas aiguisé sur les souvenirs classiques le poignard de Milano. Ce ne fut que quelques années plus tard que Ferdinand II se trouva en face de la révolution, avec tout ce qu'elle a de plus hideux ; il n'en eut point peur, il sut lui résister, il en triompha. Et quand une grande puissance, après avoir habilement accompli dans les Etats Napolitains la mission qu'elle s'est donnée d'être, chez les autres nations, la propagatrice de l'erreur et des troubles, eût menacé Ferdinand de la violence de ses armes, celui-ci la vainquit, tout en lui cédant, par cette parole devenue célèbre : " Vous avez le droit de la force, et moi j'ai la force du droit."

A.—Permettez-moi de vous demander quelques explications au sujet du poignard de Milano et des souvenirs classiques. Je ne vois pas le rapprochement, et d'ailleurs, j'ai perdu un peu la mémoire du fait auquel vous faites allusion.

C.—Ferdinand II, en 1857, a failli être la victime d'un assassin, nommé Milano. Sa mort avait été décrétée par un comité révolutionnaire, qui avait fait imprimer à des milliers d'exemplaires et répandre dans tout le royaume une proclamation déclarant en principe la légitimité de l'homicide politique. Elle portait que Ferdinand de Naples étant l'ennemi le plus acharné de l'indépendance italienne ; une récompense de cent mille ducats était offerte à celui qui délivrerait l'Italie de ce tyran, et que, comme il n'y avait dans le coffre que 65,000 ducats, disponibles pour cet objet, les 35,000 autres seraient fournis par souscription. On avait excité

Milano au régicide, non-seulement par l'offre de la récompense, mais encore par les souvenirs de l'éducation classique. Sans cesse, on rappelait le premier Brutus massacrant ses propres enfants, accusés de vouloir le rétablissement de la royauté à Rome, et le second égorgeant César, son bienfaiteur et peut-être son père. On avait mille fois glorifié dans les clubs masiniens le poignard d'Harmodius et d'Aristogiton, et exalté le courage de Mucius Scévola, levant le bras pour frapper le roi ennemi de Rome.

La leçon avait été mise en pratique; et aussi, après que l'assassin eût subi la peine de son crime, une proclamation fut adressée à l'armée napolitaine, disant : " Frères, de vos rangs est sorti le héros qui s'est sacrifié au nom de l'Italie, pour sauver la patrie. Mucius Scévola, qui se rua contre la poitrine de Porsenna, n'est pas plus grand qu'Agésilas Milano. L'un et l'autre ont échoué; mais Porsenna était un brave et Ferdinand est un lâche. Soldats, Milano vous a légué un formidable héritage; recueillez-le, offrez un holocauste à son ombre et délivrez d'un seul coup la patrie d'un tyran."

A.—Je comprends, maintenant, que quelques notes n'iraient pas mal à ce *De Viris* qu'on fait expliquer dans les classes et où le sauvagement patriotisme de l'antiquité est présenté à l'admiration des jeunes étudiants malgré les crimes qu'il a inspirés. ¹ Mais pardonnez-moi

On a publié récemment un *De viris illustribus Ecclesie*, pour remplacer le *De viris* qui était en usage dans les classes. Ce livre a paru revêtu de l'approbation de plusieurs évêques et entre autres des Cardinaux Donnet et Mathieu; il est à sa seconde édition; nombre de petits Séminaires l'ont adopté. Les efforts tentés par Mgr. Gaume en France et l'Evêque d'Aquila en Italie pour donner à l'éducation une teinte plus chrétienne, impérieusement réclamée par l'état actuel de la société, ne sont pas demeurés sans fruit. La réforme de l'enseignement classique dans un sens plus religieux gagne du terrain. Le temps assurera son succès, parce qu'il fera disparaître peu à peu les préjugés qui lui sont opposés, surtout si la discussion est laissée libre, et si elle se fait en termes conciliants. Je regrette l'absence de cette dernière qualité dans la brochure publiée récemment sous le titre : *La Methode Chrétienne* etc., d'ailleurs très remarquable par les fortes considérations qu'elle présente en faveur de la thèse qu'elle soutient, thèse qui a contre elle tous les adversaires de l'Eglise sans exception, et pour elle, je ne dis pas tous les défenseurs des doctrines catholiques, mais la plupart des plus éminents parmi eux et entre autres Donoso Cortès, le Comte de Montalembert et M. Ls. Veillot. Je crois devoir faire observer que, pendant que les adversaires de l'auteur du *Ver Rongeur* l'appelaient un insulteur de l'Eglise et des ordres religieux, Pie IX, dans le temps même où la lutte entre les *Chrétiens* et les *Paiens* était la plus vive, élevait l'Abbé Gaume à la dignité de Protonotaire Apostolique, et que, quelques années après, il lui faisait écrire par le Cardinal Altieri, qui s'est si fortement prononcé en faveur de la réforme, les lettres les plus flatteuses, que je ne donne pas, sans doute, comme une approbation explicite de tout ce qu'il a écrit sur la question des classiques, mais qui sont loin d'être une censure de l'écrivain et de ses doctrines. Au reste, en déclarant, dans un document solennel publié à l'occasion de cette discussion même, que l'on pouvait apprendre l'art de parler avec éloquence et écrire avec élégance dans les œuvres des Saints-Pères, et que leurs écrits devaient être l'objet des études concurremment avec ceux des auteurs profanes, le chef de l'Eglise a donné, ce semble, son adhésion à la thèse chrétienne en ce qu'elle a d'essentiel, et l'on ne saurait après cela trouver

de vous avoir interrompu si tôt dans votre récit. Ainsi pourquoi le Roi de Naples s'est-il présenté à vous à votre entrée dans la capitale ?

III

ASPECT GÉNÉRAL DE NAPLES.

C.—Nous traversons la ville d'une extrémité à l'autre pour nous rendre à l'hôtel qu'on nous avait indiqué. En arrivant dans cette partie de la cité, nous fûmes extraordinairement surpris du mouvement que nous y remarquions : les rues étaient remplies ; une foule curieuse s'y pressait. A cette heure de la soirée, les rues, les places, les promenades deviennent l'habitation de la ville entière. Il faut jouir, après le soleil brûlant du jour, de la pure et délicieuse fraîcheur du soir, de la brise légère que la mer amène en venant rouler ses flots aux pieds de la ville.

Pour nous, il était trop tard pour aller sur les quais, contempler cette baie de Naples, dont l'aspect était si désiré ; mais aussitôt après que nous fûmes installés à notre hôtel, nous montâmes sur la terrasse, qui, à Naples, forme le toit des édifices, et nous pûmes voir scintiller les étoiles sur une partie du golfe enchanté et la fumée embrasée du Vésuve dessiner un sillon rougeâtre sur la limpidité d'un ciel d'azur.

A.—Qu'il doit y avoir de charmes dans une première nuit passée dans un lieu célèbre ! La réalité dont on a commencé à jouir fait plonger à l'imagination un regard avide sous le voile à demi-levé qui couvrait l'objet d'un long désir. Ce mélange de la réalité et de l'imagination doit pénétrer l'âme de vives et délicieuses impressions. Et quand le sommeil a clos la paupière fatiguée, de brillans

téméraire le désir de voir s'introduire plus largement l'étude des Pères Grecs et Latins dans l'enseignement classique.

Il me reste à ajouter que l'auteur de la brochure déjà mentionnée reproche trop généralement aux collèges du pays de ne pas donner une éducation assez religieuse. J'ignore si, parmi les institutions dirigées par le clergé, il s'en trouve à qui cette censure puisse être appliquée ; mais je sais qu'il en est où l'éducation est éminemment chrétienne. Et sans vouloir juger ce qui se fait ailleurs, je puis affirmer que depuis longtemps au Collège de St. Hyacinthe, les auteurs chrétiens sont joints aux auteurs païens en une bien large part dans l'enseignement ; que l'instruction religieuse proprement dite y est fort développée, et que l'étude de l'histoire, de la littérature et de la philosophie y est, autant que possible, imprégnée de l'esprit catholique. Je réfère à ce sujet aux livraisons du *Foyer Canadien* publiées dans les mois de Février et de Mars de cette année, où se trouve un Discours sur les études classiques dans lequel est exposé l'enseignement du Collège de St. Hyacinthe.—NOTE DE L'AUTEUR

songes prolongent sans doute l'enchantement ! Dormir, rêver à Naples, ce doit être une bien agréable jouissance !

D.—S'y réveiller en est une bien plus douce encore ! Il luisait donc ce soleil qui devait éclairer pour nous toutes les beautés de la ville enchantée. Avec quelle avidité nous voulions tout voir à la fois ! Comme nos regards cherchaient un espace qui pût nous faire apercevoir le Vésuve, le port, le golfe avec quelques-unes de ses merveilles. Mais il nous faut procéder avec ordre dans notre récit.

Avant de vous peindre ce qui fait la principale beauté de Naples, c'est-à-dire sa situation, l'aspect dont on y jouit, permettez-moi de vous décrire la ville en elle-même. Mais je me hâte de le dire : un récit de voyage fait dans le but d'instruire, de faire connaître les lieux visités, ne peut guère exprimer les impressions des voyageurs, ces impressions multiples, variées, naissant de plusieurs objets qui se présentent en même temps, produites par des contrastes frappants, par des rapprochements de tout genre, par des souvenirs qui se mêlent aux émotions du moment, par mille circonstances, quelquefois légères, futiles en soi, mais qui ne laissent pas de frapper et de saisir. L'âme est une lyre harmonieuse. Quand les objets extérieurs viennent simultanément en toucher les cordes, il s'y fait un de ces accords mystérieux, dont on n'a pas d'idée si l'on n'y entend que successivement les divers sons qu'elle a rendus à la fois. Pour juger un voyageur, il faudrait lire ses notes de chaque jour, dans leur négligé : c'est là qu'on peut connaître les impressions, qu'on a, pour ainsi dire, le premier jet de l'âme. Heureusement pour moi, je n'ai pas à subir cette épreuve. Il ne s'agit pas pour vous, messieurs, de savoir ce que nous avons pensé, ce que nous avons senti, ce que nous avons rêvé. Vous voulez avoir une idée des lieux que nous avons parcourus, nous tâcherons de vous satisfaire. Parlons donc d'abord de l'intérieur de la ville.

A.—Je veux plus qu'un simple récit, qu'une description matérielle ; vous me redirez, je l'espère, vos émotions et vos sentiments. C'est ce qui plaît le plus à entendre du voyageur. Vous n'avez pas vu que des yeux, vous avez vu de l'âme. Vous me permettez d'exiger le tableau dans un jour qui montre la toile vivante. "

D.—Située au milieu d'une des contrées les plus fertiles et les plus variées, enrichie par la mer qui lui apporte de toutes parts le luxe et l'abondance, placée sous le ciel le plus pur, offrant les points de vue les plus enchanteurs du monde et des promenades charmantes, Naples présente aux voyageurs un air continu de fête. On voit sans cesse en mouvement toute la population, d'ailleurs très-nombreuse, puisque cette ville contient plus de quatre cent mille habi-

tants dans une enceinte de douze milles environ : on ne trouve nulle part une telle foule en un si petit espace. Les rues de Naples sont généralement étroites, mais régulières et pavées avec d'énormes dalles de lave du Vésuve ou de pierres volcaniques. La rue de Tolède et celle de Chiaja sont les plus importantes de Naples. La première surtout, qui a près d'une demi-lieue de longueur, est droite, large, bien pavée et flanquée de superbes édifices. Cette rue est unique au monde par le bruit incroyable de la foule qui s'y presse, par le roulement des voitures et des chars de toute sorte qui la parcourent constamment, par les cris des marchands et par cette vocifération continuelle d'un peuple qu'un poète italien, Alfieri, appelle le plus criard du monde. Mais dans cette rue si animée, où les yeux éblouis ne rencontrent que de beaux édifices, aux larges balcons, aux terrasses charmantes, que de souvenirs sont rassemblés ! A l'une des extrémités est le vaste palais qui contient le musée Bourbon ou des *Studii* ; c'est là que sont renfermées les richesses de l'antiquité, trouvées à Herculanium et Pompéi. Près de cette même rue est la fameuse place du marché, *Largo del Mercato*, théâtre de ces drames extraordinaires, de ces péripéties sanglantes qui forment l'histoire de Naples au moyen-âge. A l'autre extrémité de la rue, sur les rivages de la mer, on aperçoit un palais magnifique ; c'est la demeure du Souverain.

Les maisons de Naples ont en général quatre ou cinq étages ; elles sont bien bâties ; les toits, comme cela a déjà été observé, ne sont pas inclinés, comme il est d'usage ailleurs, mais plats et composés d'une sorte de stuc fait avec de la pouzzolane. Cette composition a le privilège de se durcir par le simple contact de l'air. Presque tous les édifices ont des balcons en saillie qu'on a soin de garnir de vases de fleurs ou de caisses contenant des arbustes ; ceci produit l'effet le plus agréable.

Naples offre l'aspect d'une ville orientale par ses terrasses, par ses maisons peintes, par cette vie qu'on mène au grand air, par le désœuvrement de ses habitants, et aussi par ces Turs, ces Grecs, ces Egyptiens que la proximité et la facilité des communications amènent en cette ville.

A.—Vous nous avez donné en peu de mots une idée générale de la ville, de l'ensemble de sa physionomie ; mais quelques détails sur les traits. Naples offre sans doute de beaux édifices, monuments remarquables de l'art ; on en trouve, dit-on, dans les moindres villes d'Italie.

IV

ÉDIFICES PUBLICS—PLACES—CONRADIN ET LES HOHENSTAUFFEN.

E.—Il y a de beaux palais à Naples, mais en général, ils n'offrent ni la grandeur, ni la noblesse d'architecture de ceux de Rome. Les dimensions du Palais Royal le rendent remarquable : la façade a quatre cent vingt-deux pieds de longueur, mais il a une bien plus grande profondeur. Ce palais est situé sur une grande place qui est d'un bon genre de construction au fond de laquelle est l'église de Saint-François de Paule, bâtie sur le plan du Panthéon de Rome.

Il est à Naples un édifice qui a un caractère fort pittoresque, c'est le château de l'Œuf. Il est situé sur une pointe de rocher qui forme une île dans la mer, et tire son nom de sa configuration, qui est celle d'un ovoïde allongé. Il communique à la ville au moyen d'une jetée qui a deux cent vingt pieds de longueur. Le rocher sur lequel ce château est construit était appelé anciennement Megalia. Lucullus y avait, dit-on, sa maison de campagne. Ce fut là qu'Augustule, dernier empereur romain, fut relégué par Odoacre. Le château de l'Œuf commande le golfe de Naples.

Un des principaux édifices de cette ville est le palais des Etudes, *Palasso degli Studii*. Ce palais était destiné aux études de l'université. C'est de son sein que sont sortis ces savans fameux qui ont fait faire un grand pas à l'histoire naturelle et à la science météorologique en particulier. C'est là que se trouve le musée des antiquités enlevées à Herculanium et à Pompéi. Vous préférez sans doute que nous vous parlions de ces objets, après que nous aurons raconté notre visite à ces villes enfouies. Ce musée est aussi fort remarquable par des tableaux de grands maîtres, et par une collection d'objets d'art du moyen-âge ; il y a là un petit vase de Benvenuto Cellini qui est peut-être le travail le plus parfait de ce genre. Il fut payé, dans le temps, douze mille ducats, c'est-à-dire plus de soixante mille francs, somme énorme à cette époque. Je ne crois pas que les modernes aient surpassé les admirables ouvrages en bois, en bronze et en verre du moyen-âge qu'on trouve dans ce musée. C'est dans le même palais qu'est la bibliothèque royale, qui possède deux cent mille volumes, et un grand nombre de manuscrits précieux, entre autres, quelques œuvres de Saint Thomas d'Aquin et l'*Aminta* du Tasse. Il existe une

chose fort extraordinaire dans la salle principale de cette bibliothèque, vaste galerie terminée en voûtes peintes à fresque et éclairée par des fenêtres en ogives : c'est que le son s'y répète trente-deux fois de suite d'une manière fort distincte. J'ai été témoin de cet effet singulier.

Naples possède un grand nombre de places ; en général, elles sont peu spacieuses et irrégulières, mais on y voit toujours une grande foule s'y presser. Sur presque toutes on remarque étalés toute sorte d'objets de vente portatifs, surtout des comestibles, du moins des fruits. Vous y voyez des pyramides d'oranges de cinq à six pieds. Ce qui fait le dessert de nos tables est là un aliment commun pour les pauvres, et quelle différence encore pour l'abondance du jus et la délicatesse du goût !

B.—Vous avez dit tout à l'heure un mot de la place du marché, *Largo del Mercato*. J'aime à rappeler quelques-unes des impressions que j'éprouvais sur cette place célèbre, au souvenir des faits qu'elle retrace.

Conrad IV, fils de l'empereur Frédéric II, avait laissé le trône de Naples à son fils Conradin, alors dans l'enfance. Mais son frère naturel, Mainfroid, prit la couronne à son nom. Le Pape protesta parce que la Sicile était feudataire du Saint-Siège, et il appela au trône de ce royaume Charles d'Anjou, frère de St. Louis. Celui-ci attaqua Mainfroid, qui périt dans la bataille. Conradin, parvenu à l'âge de quinze ans, sentant un courage bien au-dessus de son âge, voulut faire revivre ses prétendus droits. En vain sa mère, Elizabeth d'Autriche, tenta de le retenir auprès d'elle ; la noblesse d'Allemagne est pour lui, et il sait qu'un parti puissant l'attend à Naples. Il faut qu'il parte. Accompagné de son ami, Frédéric d'Autriche, il traverse l'Italie et prend le titre de roi de Sicile.

Le Pape Clément IV lui fait défense de passer outre ; Conradin ne tient nul compte de la prohibition pontificale. Le Pape l'excommunie ; le jeune prince ne craint pas de passer par Rome, où il développe son armée pour en imposer au Pape. " Ne craignez rien, dit-celui-ci, ce sont des victimes qui vont au sacrifice." Bientôt, l'infortuné jeune homme attaque à Tagliacozzo l'armée de Charles d'Anjou ; mais il tombe dans une embuscade, et il est fait prisonnier avec son ami. L'impitoyable Charles convoque un tribunal, et là, il accuse lui-même Conradin et Frédéric. Un seul juge vote la mort. Charles confirme cette sentence, et Conradin est amené avec ses compagnons sur la place de Naples, en face de cette baie enchantée où il avait espéré régner en maître. Le roi, toute la cour, une foule immense remplissaient la place. Lorsque le juge

qui avait voté la condamnation récita la sentence, Robert de Flandre, gendre de Charles, se jeta sur lui et le poignarda, en disant : " Il ne t'appartient pas de condamner un si noble seigneur." Mais la volonté de Charles est inflexible, il ordonne la mort. Conradin détache son manteau, se met à genoux pour prier, et, se relevant, il s'écrie : " O ma mère, que de douleur je t'ai préparée !" Puis il monte noblement sur l'échafaud, se retourne vers le peuple qui fait entendre un cri de douleur et de compassion, jette son gant dans la foule pour appeler un vengeur, et il tend sa tête à la hache du bourreau. Le sang de Frédéric, son ami inséparable, est mêlé au sien. Cependant l'impératrice Elizabeth accourait de l'Allemagne pour racheter la vie de son fils. Elle n'arrive que pour embrasser un cadavre. Elle consacre le prix de l'inutile rançon à la fondation du monastère *del Carmine*, qui reçoit les restes des deux infortunées victimes. La piété du peuple a élevé une croix sur la place du marché, au lieu même de leur supplice.

La mort de l'infortuné Conradin est touchante. Son courage, sa jeunesse font oublier sa coupable ambition, et ne laissent que des pleurs à sa mémoire. Le Pape blâma fortement Charles d'Anjou pour l'acte à jamais odieux commis à l'égard de son jeune adversaire.

L'échafaud de Conradin est toutefois une des plus grandes leçons qu'ait données la Providence, car c'est de cette manière tragique et solennelle qu'a fini cette fameuse maison impériale des Hohenstauffen, l'adversaire constante de la Papauté et de la liberté de l'Italie, cette race luttant d'une manière si acharnée contre l'Eglise, mais toujours vaincue et réprimée par elle, race des Barberousse, des Henri VI, des Frédéric II. Ce dernier empereur avait prétendu asservir l'Eglise de Dieu, pour asservir par elle tous les royaumes des hommes ; il voulait être reconnu comme la loi unique et souveraine à laquelle tout devait céder. Ses prétentions ambitieuses avaient été érigées en maximes de droit par les légistes à ses gages. Mais sa domination superbe devait se briser, comme tant d'autres, sur la pierre de l'Eglise. Frédéric II avait été excommunié, au concile de Lyon, en 1245, par le Pape Innocent IV ; ses sujets avaient été déliés de toute obéissance à son égard. En apprenant son excommunication, l'Empereur se fait apporter sa couronne, la met sur sa tête et dit : " Elle tient bien ; ce n'est pas la main d'un Pape qui me l'ôtera." Peu de temps après, cependant, ses affaires commencèrent à aller de mal en pis : un autre empereur est élu ; Frédéric voit mourir misérablement Henri, son fils aîné ; des revers de toute sorte font chanceler sa fortune, et, cinq ans après son excommunication, il meurt étouffé par Mainfroid, son fils naturel.

La malédiction s'attache à sa postérité et aux complices des crimes de son ambition. Un autre de ses fils, qu'il avait fait roi de Sardaigne, meurt dans une cage de fer, après vingt-cinq ans de captivité ; son gendre Esselino, si fameux par ses cruautés exercées à Vérone, périt d'une manière atroce. Son secrétaire Thadée de Suesse, le rédacteur de ses déclamations contre le Pape, meurt dans une bataille, après avoir eu les deux mains coupées. Pierre des Vignes, son chancelier et son confident, accusé d'avoir empoisonné son maître, après avoir eu les yeux crevés par son ordre, se tua de désespoir en se brisant la tête contre une colonne. Conrad, fils de Frédéric, qui l'avait institué l'héritier de la couronne germanique, meurt à l'âge de vingt-six ans, empoisonné par Mainfroid, son frère. Celui-ci, comme je l'ai déjà dit, a été tué sur le champ de bataille, et, sur l'échafaud de Naples, le dernier rejeton de la famille de Frédéric II a inscrit de son sang, dans les annales de l'histoire, que la vengeance de Dieu contre une race ennemie de l'Eglise et proscrite par elle, a été consommée.

V

MURAT—MASANIELLO.

A.—Je doute que Victor-Emmanuel ait fait les mêmes réflexions que vous, en passant à Naples sur la place *del Mercato*. Mais le fait que vous venez de raconter me rappelle une autre exécution royale que les Etats Napolitains ont vue dans notre siècle. Vous la savez comme moi, mais peut-être ne connaissez-vous pas une circonstance piquante qui l'a précédée et qui peut aussi jeter une lueur au milieu des sombres nuages qui couvrent aujourd'hui le ciel italien.

A la suite des événements de 1814, Pie VII revenait dans ses Etats, sortant d'une captivité où l'avait retenu cinq ans celui qui, après s'être appelé le successeur de Charlemagne, s'était fait celui de Frédéric II. Il passait par Césène. Là, le roi mis à Naples par Napoléon, Joachim Murat, demanda à lui présenter ses hommages. Il y fut admis sur le champ ; puis, après les premiers compliments, Joachim fit entendre qu'il ignorait le but du voyage du Pape. « Mais nous allons à Rome, répliqua Pie VII, pouvez-vous l'ignorer ?—Comment ! Votre Sainteté se détermine-t-elle ainsi à partir pour Rome ?—Est-ce que ce retour est impossible ? n'est-ce pas tout simple ?—Mais Votre Sainteté veut-elle y aller malgré les Romains ?—Nous ne vous comprenons pas.—Plusieurs des principaux seigneurs de Rome et de riches particuliers de la ville m'ont prié

de faire passer aux puissances alliées un mémoire signé d'eux, dans lequel ils demandent à n'être gouvernés désormais que par un prince séculier. Voici ce mémoire. J'en ai envoyé une copie à Vienne : j'ai gardé l'original et je le mets sous les yeux de Votre Sainteté, pour qu'elle voie les signatures." A ces mots, le Pape prit le mémoire, et, sans le lire ni le regarder, il le jeta dans un brasier qui le consuma à l'instant ; puis il ajouta : " Actuellement, n'est-ce pas, rien ne s'oppose à ce que nous allions à Rome ? " Ensuite, sans humeur, il congédia celui qui avait envoyé de Naples, en 1809, des troupes pour assurer son enlèvement. Trait de sublime clémence, dont l'antiquité n'a pas laissé d'exemple !

Murat, peu de temps après, devait venir rendre une visite d'une autre espèce au vénérable Pontife. A la nouvelle du débarquement de l'île d'Elbe, il envahit les Etats du Pape avec deux corps d'armée. Pie VII est forcé de se retirer à Gênes. Murat traverse les Marches et la Romagne avec la même facilité que Victor-Emmanuel l'a fait il y a quelques années. Mais bientôt il est forcé à la retraite et complètement battu à Tolentino, là même où, dix-sept ans plus tôt, Bonaparte avait, par un traité forcé, extorqué au Pape les provinces romaines, que lui a encore récemment arrachées la rapine du Piémont.

Murat est contraint de fuir de poste en poste, jusqu'à ce qu'enfin, entré dans une place retirée de la Calabre, il est soumis au jugement d'une commission militaire, condamné à mort, et fusillé.—La place de Pizzo fut pour lui le lieu de l'exécution de la sentence toujours portée par la Providence contre les princes ennemis de l'autorité du Vicaire du Christ. En vain le cri du Psalmiste : *Et nunc reges, intelligite*, a retenti sur les débris des couronnes usurpées ; il y a toujours des têtes téméraires qui aiment à s'en couvrir en attendant la foudre qui doit les frapper.

B.—La place, *del Mercato* avait montré ce qu'avait été l'ambition d'un prince et la vengeance d'un autre ; elle vit aussi ce que peut un homme du peuple, ce qu'est le peuple lui-même.

Naples était soumis au roi d'Espagne. Le vice-roi, Duc d'Arcos, avait mis un impôt sur les fruits ; c'était une mesure d'une injustice révoltante. Le peuple s'attroupe sur la place. Bientôt les esprits sont au plus haut degré d'exaspération. Au milieu du tumulte se présente un jeune pêcheur, remarquable par sa taille élevée, par la beauté et la distinction de sa figure. On le nommait Masaniello. Sa femme avait été mise en prison pour avoir vendu des fruits sans payer l'octroi. Il avait juré saint Janvier qu'il la vengerait. Il harangue la foule avec une éloquence entraînant : " Je saurai mettre ordre à tout ceci, " dit-il. Une population immense s'écrie :

Vive Masaniello ! point de gabelle ! Des archers accourent ; ils sont repoussés. Guidé par Masaniello, le peuple va trouver le vice-roi pour demander la révocation de l'impôt. Celui-ci, effrayé, quitte son palais pour se réfugier dans l'église de Saint-François de Paule. Pendant ce temps, un arquebusier tire sur la foule. Le peuple s'abandonne alors aux plus furieux excès de la vengeance brutale ; l'incendie, le pillage, le meurtre deviennent ses armes. Masaniello régularise le soulèvement. Vêtu de son simple habit de marin, il domine la cité entière. Une seule de ses paroles fait la loi. Il dresse un tréteau sur la place *del Mercato*, et de là il commande, il distribue la justice, il prononce des sentences cruelles quelquefois. Un seul signe de sa main fait tomber des têtes. Cependant, il traite d'égal à égal avec le vice-roi. Bientôt un notaire public lit au peuple un traité par lequel le Duc d'Arcos abolissait les impôts, accordait au peuple des droits égaux à ceux de la noblesse, et lui donnait le pouvoir de conserver ses armes jusqu'à la confirmation du traité. Le Duc engage Masaniello à se rendre au palais. Celui-ci assemble la foule dans la salle de son trône, c'est-à-dire la place publique. " Mon peuple, dit-il, — car il commençait toujours ses harangues par cette parole qui avait un effet magique, — mon peuple, voulez-vous que j'aie voir le seigneur vice-roi ? — Oui ! oui !" cria le peuple. Il part, 150,000 hommes le suivent. Avant d'entrer au palais, il eut un moment d'hésitation. " Mon peuple, dit-il, promettez-moi, si je meure, de dire un *Ave* pour moi. — Oui ! oui !" cria le peuple. Il entre et quelques instants après, il paraît au balcon avec le vice-roi qui l'embrasse en présence de la multitude. Alors ce furent des démonstrations de joie, une explosion d'allégresse, qui se manifesta par les éclats les plus bruyants. Le vice-roi veut parler, on ne l'entend pas. Masaniello pose un doigt sur sa bouche, au moment même tout le peuple se tait. Le vice-roi demande de faire retirer le peuple. Masaniello fait un signe, en un instant la place est déserte. Le vice-roi, voyant la puissance de Masaniello, n'ose rien entreprendre sur sa personne, et le renvoie après l'avoir décoré du titre de Capitaine général du peuple. Masaniello avait rétabli la paix entre les deux partis ; il avait assuré au peuple ses droits, et lui avait rendu par là la tranquillité. Ce n'était pas l'affaire des partisans du désordre, qui ne rêvaient que pillage. On accuse le Capitaine du peuple de l'avoir trahi et de s'être vendu au vice-roi. Le peuple mobile, ingrat, se détache de lui et commence à le maudire. Tout-à-coup, par une cause diversement expliquée, des symptômes de folie, de délire même furieux, se manifestent dans Masaniello. On le saisit, on le traîne, les fers aux pieds, dans sa maison de la place *del Mercato* ; le peuple l'abreuve d'outrages.

Ayant paru revenir à lui, on le laisse entrer dans l'église *del Carmine*. Il monte dans la chaire. "Mon peuple, s'écrie-t-il, pour toi j'ai passé plusieurs jours sans manger, j'ai chassé le repos de ma maison, le sommeil de mon lit ; je veille la nuit et le jour, je suis exténué ; mes amis, ayez pitié de moi." On le fait descendre, et on le conduit dans une cellule, où on le laisse seul. Peu de temps après, il entend des cris. "Mon peuple, dit-il, as-tu encore besoin de moi ?"—Des soldats entrent et déchargent sur lui leurs arquebuses. "Ingrats," s'écrie-t-il, et il expire. C'était le sixième jour de son règne. Le peuple accourt et se rue sur son corps, criant : "Périssent Masaniello ! vive le Duc d'Arcos !" On sépare la tête du tronc, on traîne son corps mutilé par les rues, et on livre son cadavre aux chiens. Peuple ingrat, tu vas recevoir la leçon. Le jour même, le vice-roi, ne craignant plus Masaniello, révoque ses concessions. Le peuple recommence ses cris et ses émeutes. Tout-à-coup une voix lui reproche sa conduite envers Masaniello. Un cri de repentir s'échappe au même moment de tous les cœurs. On court au cadavre sanglant, couvert de boue, à moitié dévoré. On le lave, on le porte avec les plus grands signes d'honneur, le Cardinal Archevêque en tête du cortège, et on l'ensevelit dans l'église *del Carmine*, où l'on donne les plus grands témoignages de vénération à ses restes ! Quel drame ! Pauvre Masaniello !

Quel peuple que celui qui, en si peu de temps, se laisse emporter à des mouvements si divers ! C'est bien le même qui a crié : "Vive Garibaldi et la république, et vive Victor-Emmanuel !" Il n'a pas pourtant oublié le pêcheur dont je viens de rappeler la dramatique histoire. En face du Roi de Piémont, il portait son image, avec cette inscription : *Ecco sta Masaniello*—voici Masaniello.—A dire le vrai, ceci ne s'accorde guère avec la réception extraordinaire faite, dit-on, au ravisseur de la couronne de François II.

A.—Vous savez comme moi ce qu'il faut penser de cette réception. Je ne sais pourtant si vous avez lu ce trait, singulier entre bien d'autres. C'est qu'on avait payé à vingt francs chacune quatre à cinq cents personnes pour simuler l'adhésion des ecclésiastiques et des religieux à Victor-Emmanuel. On les a affublées de soutanes pour les faire figurer selon leurs rôles. La manière dont les manifestations ont été organisées a été complètement dévoilée. Aussi le préfet, La Marmora, s'est-il plaint au maire, M. Colonna, non pas de ce qu'on avait dépensé trop d'argent, mais de ce qu'on n'avait pas assez gardé le secret de ces manifestations. Le maire s'est excusé sur l'impossibilité de garder un secret connu par des centaines de personnes.

(A continuer).

LES DEBUTS D'UN HEROS.

—
NOUVELLE

IV

Il est aisé, dans une existence active et dans une vie occupée, de se distraire et d'étouffer sous dès soins matériels une préoccupation dont on ne veut pas. Mais dans une vie toute d'intelligence et d'imagination, comment trouver un point d'appui pour changer la direction des pensées ? Quelle force avaient tous ces intérêts artificiels que j'étais parvenu à me créer, contre un sentiment vivant et réel ? Ne savais-je pas bien que je m'étais moi-même imposé ces plaisirs et ces études et qu'elles n'avaient d'autre puissance que celle que je voulais bien leur donner ? Dans ce monde, trop rempli de moi-même, je ne savais plus où me réfugier : tout ce que j'avais fait pour peupler ma solitude, toute cette compagnie idéale à laquelle je m'étais livré se tournait contre moi. Que pouvaient faire pour moi Juliette ou Virginie, que de me faire songer à Rhoda ? Et n'en savais-je pas assez sur l'analyse des passions pour conclure que la mienne était invincible ? Cette nature même dont la beauté faisait pour ainsi dire le fonds commun de nos pensées et nous maintenait dans une sorte d'exaltation constante, ne faisait plus qu'entretenir mon trouble. Au lieu d'une admiration simple et joyeuse, elle me causait, comme il arrive infailliblement quand l'âme est agitée, une émotion vague et pleine de regrets. Ah ! *Senza amare, l'andar sul mare*, dit la chanson vénitienne, *l'andar*

sul mare, non puo giovare! il me semblait maintenant que cette poétique demeure et ces belles terrasses, ces escaliers dorés par le soleil et ce jardin plein de roses n'étaient bons que pour me voir passer avec Rhoda ; et je m'irritais de penser que tout ce que l'on m'avait appris à admirer et à aimer, tout ce que l'on avait donné pour aliment à mon esprit, depuis la création de Dieu jusqu'à la dernière des œuvres de l'art, tout cela concourait et aboutissait à une seule image, et que cette image-là il fallait me l'interdire.

Lorsque j'arrivais, ainsi attristé et fatigué par le conflit de mes pensées, dans la famille de Rhoda, elle m'apparaissait comme le royaume de la paix et de la lumière. Il avait bien fallu y retourner, je l'avais promis, et chaque fois que j'y retournais, j'étais plus séduit par cette facilité de vie, cette simplicité de sentiments, cette légèreté, pour tout dire, qui échappait si aisément aux soucis. A quelque heure que j'arrivasse, quoique l'on fit dans la maison, personne n'avait l'air de suivre une règle ou d'accomplir une tâche, et moi, habitué à transporter mes pensées par méthode d'un sujet à un autre et à considérer l'effort comme nécessaire à la vie elle-même, je me demandais toujours quel travail ils avaient donc achevé pour se reposer si pleinement, et à quelle heure ils s'étaient donné de la peine. J'ai compris depuis qu'il ne s'en donnaient jamais, que si chacun paraissait toujours en train de ce qu'il faisait, c'est qu'il ne faisait que ce qui lui était agréable, et que si nulle trace de fatigue ne se montrait sur ces physionomies, c'est qu'il n'y avait point eu de lutte dans ces cœurs. Les plaisirs, on ne se tourmentait point pour les retenir ; les peines, on les laissait passer aussi vite que possible ; la vie elle-même, on la voyait s'écouler sans un regret, sans un reproche, sans un retour douloureux. La mère de Rhoda avait été belle aussi et gaie sans doute autant que sa fille ; elle ne l'était plus et ne paraissait point en souffrir ; elle ne luttait pas contre l'âge, elle s'effaçait derrière sa fille et lui cédait la place comme à un objet plus agréable à voir et qui pouvait mieux orner la maison, avec la même simplicité qu'une fleur fanée qui laisse tomber ses feuilles à côté d'une autre fleur qui s'ouvre. Personne ne s'en étonnait : c'était comme un certain droit tacite que l'on reconnaissait à la jeunesse de régner dans ces intérieurs qui seraient si tristes sans elle ; et l'âge, en lui cédant l'empire de la vie, semblait lui dire sincèrement et de bon cœur ; " Il est à toi, puisque tu l'embellis." La partie matérielle de l'existence s'arrangeait aussi simplement que l'autre. Je ne me rendais pas bien compte de la fortune de la famille, mais je voyais une grande abondance, sans aucun effort pour imposer à la maison l'apparence d'une étiquette quelconque. Rhoda et sa mère faisaient ce qui

leur plaisait dans l'ouvrage domestique ; ce qui était pénible et ennuyeux, elles le faisaient faire, et les petits détails d'économie intérieure étaient un sujet d'amusement et de conversation ; c'était un délassement et une détente continuelle qui me semblaient le bonheur même. Je jouissais de ce que personne ne parlait ni pour m'amuser ni pour m'instruire, et quand, après dîner, on allait s'asseoir sur le petit mur du cloître, je jouissais aussi, tout en m'en étonnant un peu, que ce ne fût pas pour regarder le ciel et penser à l'autre monde. Cette vie naturelle et extérieure me charmait après notre vie mystique et un peu tendue ; c'était comme si l'on m'eût fait passer du tableau de la mère de saint Augustin à celui des Moissonneurs de Robert. Je crois cependant que je n'étais pas là fort à mon avantage, du moins tous mes essais de conversation avec Rhoda semblaient le prouver. Quand je voulais tenter de pénétrer ce qu'elle pensait ou lui donner l'idée de ce que j'étais moi-même, je m'apercevais bien vite qu'elle ne m'écoutait plus du tout ; ce n'était point qu'elle ne me comprit, — elle était parfaitement intelligente, — ou qu'elle fût incapable de pensées sérieuses, car elle disait parfois des choses justes et vraies dont j'étais plus heureux que si j'avais fais moi-même le plus éloquent des discours ; mais ce qu'elle ne connaissait point ni personne autour d'elle, c'étaient ces conversations moyennes, d'un intérêt modéré sur des sujets généraux ; elle me laissait dire avec la plus grande politesse, croisant les bras et baissant la tête : il était clair qu'elle attendait que j'eusse fini. Je ne songeais point à lui en vouloir ; il y a un charme singulier dans ces vives physionomies lorsqu'elles sont en repos, par hasard, pour quelques instants : c'est comme un enfant qui s'endort tout à coup après avoir longtemps couru et dansé ; et moi, avec la touchante humilité de l'amour, je prenais son indifférence pour de la supériorité : je pensais que l'on avait surchargé mon esprit de mille choses inutiles, puisqu'elle ne s'en occupait point, et mettant aux pieds de ma divinité non-seulement moi-même, mais tout ce qui m'entourait, je goûtais sans mesure l'étrange plaisir d'avoir une idole et de lui tout sacrifier.

Quel désordre l'imagination et le cœur troublés n'apportent-ils point dans l'esprit ! Quand je revenais près de ma mère, cette dignité que j'avais tant de fois admirée, cette hauteur naturelle et cette grandeur qu'elle conservait jusque sous l'humilité de la sainte, me déplaisaient et m'irritaient, et les déclamations dont je l'accablais alors sur les préjugés, sur l'orgueil opiniâtre et aveugle, sur le bonheur des existences moyennes et des mœurs simples, étaient bien dignes du plus fougueux réformateur. Ma mère ne discutait pas directement avec moi, mais elle soupirait en m'écoutant ;

le peu de paroles qu'elle me disait me semblaient venir comme d'un monde étranger, bien loin de celui qu'habitait mon cœur. Elle me remettait devant l'esprit tous les intérêts qui jusqu'alors avaient rempli ma vie, tous les sentiments qui l'avaient dirigée ; nos liens de famille, nos habitudes d'esprit et de cœur, nos amitiés, nos espérances, l'ambition, le monde, l'honneur... elle faisait ce que l'on fait pour un pauvre petit enfant que la maladie égare : on l'entoure de tous les objets habituels qu'il connaît bien et on essaye de lui persuader qu'il n'y a rien d'extraordinaire. Mais lui ne veut pas regarder ses jouets et fixe toujours ses yeux sur les images que lui montre la fièvre.

“ Vous n'entendez rien à l'amour,
“ Ma bonne tante Marguerite. ”

C'est ce que la jeunesse, orgueilleuse de la violence même de ses passions, est toujours prête à dire à l'âge, qui sait bien comment on obtient le calme par le sacrifice ; c'est ce que je pensais en voyant la tranquille confiance de ma mère ; elle ne savait pas sans doute ce que je souffrais ; elle n'avait rien éprouvé de semblable, ou du moins sa peine n'avait jamais égalé la mienne, puisque je voyais qu'elle était consolée. Hélas ! il était loin déjà ce jour où je m'étais plaint que mon cœur était trop oisif et ma vie trop tranquille ! Les nouvelles de Pologne devenaient plus graves chaque jour ; l'insurrection se préparait, s'organisait ; le moment approchait ; ce que j'avais tant désiré m'arrivait, mais je ne le désirais plus. La Pologne, cette mystérieuse divinité à laquelle on avait voué ma jeunesse, ne me semblait plus qu'un fantôme pâle et lointain, qui n'avait rien à faire avec ma véritable vie. A chaque lettre, toujours plus émue, toujours plus guerrière, il me fallait un effort nouveau pour entrer dans ces sentiments devenus si étrangers et, je rougis de le dire, si indifférents ! C'est au théâtre que l'événement qui a fait le sujet de la pièce arrive juste lorsque tout est préparé, lorsqu'on a placé le décor convenable, et tous les acteurs, l'héroïne et le ténor au centre, chantent en chœur pour le célébrer ; mais, dans la vie réelle, la chose que vous avez attendue longtemps arrive souvent lorsque vous vous êtes arrangé pour attendre autre chose. Ce qui, quelques semaines auparavant, m'aurait comblé de joie, ce que j'aurais reçu comme une réponse du ciel à mes secrets désirs, n'était plus pour moi qu'une complication importune. J'atténuais, j'expliquais... surtout je traitais d'exaltation imprudente et prématurée l'émotion de ma mère et de nos amis ; elle n'osait rien me dire, affligée du motif qui me rendait si étrangement calme, honteuse de

voir que je ne savais pas le saisir lorsqu'il se présentait, ce rôle de héros qu'elle avait rêvé pour moi, tremblant aussi de me voir partir et de m'exposer à de tels dangers. Je rougis de penser combien elle dût souffrir ; c'était à moi à lui épargner l'angoisse et l'attente, à lui donner au moins, en échange de toutes ses inquiétudes, le bonheur d'être fière de moi : je ne le faisais pas, je n'étais pas fâché de lui montrer que mes sentiments étaient profonds plus qu'elle n'avait semblé le croire, et qu'il n'était pas si simple d'en finir ainsi. Un jour, vers la fin de l'été, nous reçûmes la nouvelle du premier combat : le lendemain, mon oncle écrivit qu'il allait prendre le commandement de l'armée nationale, qu'il pria ma mère de se charger de ses enfants ; il donnait son itinéraire, il était clair qu'il m'appelait près de lui. Nous étions seuls ; je lisais la lettre tout haut, avec qu'elle souffrance ! nous n'ajoutâmes pas une parole, mais levant les yeux sur ma mère, je vis qu'elle pleurait ; elle sentait comme moi que le moment était venu ; elle ne doutait point du parti que j'allais prendre, mais plus elle était sûre de moi, plus le cœur lui manquait à l'approche du sacrifice. Enfin elle se leva et s'en fut pour me cacher son trouble ; passant près de moi, elle posa sa main sur mon épaule et me dit tendrement : " Mon pauvre enfant, je m'en remets à toi ; réfléchis bien et fais ce que tu crois le meilleur." Je baisai cette main sans bouger et sans répondre, mais je sentis bien qu'alors elle eût volontiers appelé Rhoda elle-même à son secours pour me retenir.

Comme il est difficile à la jeunesse de sortir du monde des rêves qu'elle a si longtemps habités ! combien elle a de peine à saisir ses pensées corps à corps, à réfléchir et à conclure, et à ne pas en agir avec l'exigeante réalité comme elle en a si longtemps agi avec la fantaisie ! Quand ma mère eût fermé la porte, quand tout fut en silence, autour de moi, je laissai glisser à terre la lettre de mon oncle et je regardai au hasard dans la chambre. Les contrevents, à demi fermés contre la chaleur du jour, ne laissaient entrer qu'un vif rayon qui se posait à mes pieds et à travers l'étroite ouverture j'apercevais toutes les splendeurs d'une journée de septembre ; au delà des balustrades de la terrasse, les collines lointaines, couleur d'opale, paraissaient transparentes comme celles d'une mystique allégorie, des nuages légers et colorés traversaient le ciel rose, le parfum chaud des mimosas entraînait jusque dans la chambre, et toutes ces choses avaient plus de pouvoir que moi, me semblaient plus réelles et me parlaient mieux que les récits de campagnes lointaines sous un ciel inconnu. Pénétré par cette grâce et cette beauté qui m'enveloppaient, gagné par la mollesse de l'air, effrayé de l'effort qu'il m'aurait fallu faire pour reprendre la possession de mon âme

et considérer sérieusement ce qui se passait, je posai sur la carte de Pologne, ouverte devant moi, une petite feuille sur laquelle était tracé un dessin de Rhoda, l'esquisse du peintre, faite dans le jardin la première fois que je l'avais vu ; et puis, fixant les yeux sur ces traits légers, à peine marqués sur le papier, je me dis que je voulais bien mourir pour mon pays, que je ne demandais pas mieux que d'être un héros, mais que je ne pouvais pas vivre sans Rhoda. Je savais bien que mon premier devoir était de ne pas affliger ma mère ; mais si cela ne l'avait point affligée ? Fallait-il qu'elle se fit un chagrin de mon bonheur ? Pourquoi changeait-on en tourments et en souffrances tout ce qui pouvait être si simple et si joyeux ? Ma mère ne pouvait-elle la garder pendant mon absence et l'instruire de ce qu'elle devait savoir, et n'étais-je pas sûr, moi qui la connaissais, qu'une fois mon rôle d'un instant fini, lorsque je viendrais me cacher encore et languir des années, elle seule pourrait nous rendre heureux tous deux ? A quelle insaisissable vanité fallait-il sacrifier cette joie brillante et surabondante que je n'avais trouvée qu'auprès d'elle ? Pourquoi me la refusait-on, pourquoi ? Voilà ce que je disais, ce que je redisais sans sortir des mêmes paroles, et je me le répétais avec tant de véhémence et d'amertume que mon cœur se gonfla et que mes larmes coulèrent lentement. Pauvres larmes d'enfant dont j'ai eu honte depuis, mais qui n'étaient point coupables, puisque le respect de mon devoir les faisait couler. La Providence en eut pitié comme elle a toujours pitié des souffrances sincères, et ce bonheur d'une affection profonde, dont l'image seule me causait tant de désir, elle me l'a donné depuis avec une magnificence dont ma passion de vingt ans n'avait même pas l'idée.

J'avais rêvé longtemps sans conclure dans ce mélange de souffrance morale et de bien-être physique. Enfin je pris tout à coup la résolution la plus mauvaise à prendre, — j'irais le lendemain, comme il avait été convenu depuis longtemps, à la fête d'un pèlerinage où tout le pays se rendait chaque année et où devaient chanter des chœurs formés et conduits par le père de Rhoda. Je la verrais, je causerais avec elle, non plus en riant et d'enfantillages, mais avec le recueillement du lieu et de la solennité ; je lui dirais tout, elle m'ordonnerait de partir ; si elle me l'ordonnait, j'en aurais le courage ; et puis tout s'arrangerait et je serais heureux tout en faisant mon devoir. Enfantine espérance que l'âge n'emporte pas toujours ! Je n'avais pas encore pris au sérieux l'épreuve de la vie je ne savais pas que pour échapper aux passions, le seul expédient est de s'en rendre maître, et que dans les combats intérieurs de l'âme comme sur les champs de bataille, il n'y a d'issue que la victoire ou la défaite.

V

S'il est quelque part un spectacle peu fait pour porter au recueillement, c'est bien celui qui m'attendait le lendemain sur la route de la chapelle.—Point de longues files de femmes voilées suivant les deux bords du chemin, comme j'en avais vu dans mon pays ; point de chapelets récités en chœur, point de cantiques et de litanies ; mais des groupes animés, des vêtements de couleur vive, des propos bruyants, des joyeusetés ou des querelles, enfin tout l'attrail ordinaire des fêtes du pays. Le soleil n'était pas haut dans le ciel, la route n'était pas poudreuse ; la marche n'avait encore fatigué personne, et tandis que je suivais la foule au pas de mon cheval, je sentais un vague soulagement à me dire qu'un tel jour n'était pas fait pour prendre des résolutions austères et dire adieu à tout ce que l'on aime.

Nous n'avions pas fait beaucoup de chemin, et la route commençait à s'élever en terrasse sur le flanc de la colline, quand mes yeux aperçurent enfin ce qu'ils n'avaient cessé de chercher, le petit char-à-banc découvert, à la mode du pays, où Rhoda et sa mère étaient assises avec leur ami, tandis que le père les conduisait. A l'instant je fus auprès d'elle. Ma belle petite Rhoda, toute parée de rubans de couleur vive, tout animée par le plaisir et le matin, me parut plus séduisante que je ne l'avais encore vue. Elle était plus accueillante aussi, elle fit briller pour moi son joli sourire, elle me parla, elle m'écouta, elle se pencha hors de la voiture et caressa la tête de mon cheval, puis elle enlaça ses doigts dans les rênes, et moi, les regard fixés sur cette main de l'enfant qui m'entraînait ainsi sans y songer ni s'en soucier, je me sentais le cœur ému d'une irrésistible tendresse, et comme nous montions lentement la colline, comme la mère s'était endormie et que les deux hommes marchaient quelques pas en avant, je commençai à lui parler de ce qui faisait mon trouble et je lui racontai comment il me fallait partir avec d'autant plus de confiance que le départ me semblait plus impossible. Je n'osais pas rencontrer ses yeux, mais je sentais que leur beau rayon s'arrêtait sur moi, comme j'avais si souvent désiré de le sentir, lorsque tout à coup, et ce fut une surprise si douloureuse qu'aujourd'hui encore je ne m'en souviens pas volontiers, elle retira sa main d'un mouvement rapide et je compris qu'elle détournait la tête et ne m'écoutait plus. Un amer découragement pénétra mon cœur jusqu'au fond, et je baissai la tête sans achever ma phrase

commencée ni me soucier de savoir ce qui l'avait distraite. Lorsqu'enfin je regardai languissamment de son côté, je vis son compagnon monté sur la marche-pied de la voiture, qui se penchait vers elle et lui tendait des fleurs. C'était pour les prendre qu'elle m'avait retiré sa main, et quand elle les eût attachées à sa ceinture, j'espérais un moment qu'elle allait me revenir : elle n'en fit rien et continua de rire avec le jeune homme comme si je n'avais jamais existé. Chose étrange ! je n'eus pas un instant l'idée d'en vouloir à Rhoda, pas même au jeune homme : je n'en voulais qu'à moi, qui n'avais pas su lui plaire. Est-ce que des œillets rouges ne fleurissaient pas pour moi comme pour lui sur le bord de la route ? Pourquoi n'avait-je pas eu l'idée d'en cueillir ? Oh ! si elle était à moi, comme je lui donnerais des fleurs, puisqu'elle les aimait ! comme je prendrais soin de rechercher tout ce qui pourrait l'amuser ! Et tout absorbé dans la plénitude de mon chagrin, je suivais la voiture à quelques pas en arrière, le cœur gros comme un enfant qui attend sa mère pour lui promettre qu'il sera bien sage.

Rien ne saurait donner une idée du mouvement qui remplissait les rues du petit village où nous devons nous reposer avant de monter à la chapelle ; c'était le lieu de rendez-vous où l'on arrivait de toutes parts ; et les voitures détéelées, les chevaux attachés aux arbres encombraient la route. Toutes les portes étaient ouvertes, selon l'habitude du pays ; car ceux que leurs occupations retiennent au dedans veulent du moins être aussi peu séparés que possible de ceux qui sont dehors et ne font rien ; les femmes achevaient sur le seuil la toilette de leurs enfants, tout aussi pressées qu'eux d'en avoir fini et de s'échapper. Quand les chanteurs, jugeant qu'ils s'étaient fait assez longtemps désirer, descendirent enfin suivant la bannière du patron et portant à leur habit le ruban de l'association, il sembla que le rideau d'un théâtre se levait, chacun se rangea comme pour s'offrir aux regards de je ne sais quel invisible public, et nous montâmes presque en silence le petit chemin qui tournait la colline. Arrivés en haut, les choristes se groupèrent dans l'ombre que donnaient les murs de la chapelle ; l'étroite plate-forme fut bientôt remplie et ceux qui n'y pouvaient trouver place s'assirent plus bas, sur les pierres et les saillies du rocher. Le jour était pur, l'air vif, le vent enlevait les banderolles dont on avait décoré la chapelle et la toile qui devait nous servir d'abri. Les voix vibraient à merveille dans l'air léger, et l'on sentait le son s'étendre dans l'espace et se mêler au loin aux bruits vagues de la nature. Rhoda s'était assise sur le petit mur qui bordait la plate-forme, et derrière elle quel fond merveilleux ! Le ciel transparent, l'horizon presque infini, et pour remplir et peupler l'espace immense une incompara-

ble lumière qui répandait sur les lointains des teintes suaves et vagues et nous enveloppait tous comme dans une gaze d'or. Nous disons ainsi parce que nous ne savons rien trouver de plus beau ; mais combien l'or paraissait terne et lourd auprès de ces reflets de subtile et céleste clarté, la première et la plus belle création du Tout-Puissant, celle qu'il a chargée, parmi ses œuvres périssables, de nous donner quelque idée du monde incorruptible ! Hélas ! ce n'était pas ses enseignements que j'écoutais alors ! Je la regardais surtout se briser dans les yeux de Rhoda et se jouer sur son front, et me séparer de Rhoda, la faire disparaître de ma vie, me semblait une idée aussi cruelle que d'enlever à la nature cette vivifiante lumière. Lorsque les chants furent achevés, que l'office commença et que la foule se mit à genoux aussi recueillie qu'elle avait été l'instant d'avant bruyante et turbulente, nous entrâmes ensemble dans la chapelle, et je me tins auprès d'elle, heureux de la voir ainsi, sérieuse et tranquille, heureux de dire les paroles qu'elle disait ; mais troublé aussi, car je sentais bien que mon cœur n'était pas droit en les disant et que ce n'étaient pas de telles prières que Dieu voulait de moi.

Après l'office et quand tout le monde fût parti, elle voulut faire le tour de la chapelle ; elle descendit quelques marches derrière l'autel, je la suivis et nous nous trouvâmes dans une petite chambre voûtée qui contenait le tombeau de quelque ancien chevalier, seigneur de la contrée. La statue était couchée sur le cercueil de pierre dans cette attitude rigide et tranquille que l'on donnait au moyen-âge à l'image de ceux qui dorment, la visière baissée, la tête reposant sur le coussin de pierre, l'armure strictement ajustée, les mains jointes et les pieds étendus, appuyés sur un lion endormi. L'image n'exprimait ni le deuil ni la souffrance, mais seulement le repos, cet inaltérable repos de la mort qui paraît si étonnant et si terrible à ceux qu'emporte le courant violent et troublé de la jeunesse. Je crois que nous eûmes tous deux la même impression de pitié pour celui qu'emprisonnait cette voûte de pierre, tandis que tout était brillant et gai au dehors ; mais je sentais du respect aussi pour ces armes, pour ces symboles d'une vie d'héroïsme semblable aux récits qui avaient charmé toute mon enfance, à ce que j'avais si souvent rêvé pour moi-même ; je me penchais vers l'inscription du tombeau pour voir si le guerrier était tombé dès ses premiers combats ou s'il avait dû porter bien longtemps le poids de l'armure. Mais Rhoda se sentait mal à l'aise dans le silence et la tranquillité de la voûte ; elle était gagnée par le vague effroi qu'éprouvent les enfants devant tout ce qui est immobile. "Qui est-ce là ?" me demanda-t-elle d'une voix un peu tremblante, et comme je ne lui

répondais pas tout de suite, elle dit qu'il faisait froid et qu'il n'y fallait pas rester : puis elle remonta, faisant à la hâte un signe de croix, et je l'entendis qui traversait la chapelle en courant et s'en allait dehors.

Je ne la retins ni ne la suivis, mais je sentis une grande peine de ce qu'elle n'entraît en rien dans le courant de mes pensées et nous abandonnait ainsi tous deux sans nous plaindre, moi dans le trouble de mon âme, et le pauvre chevalier dans sa solitude. C'était répondre bien durement à tout ce que je lui disais dans mon cœur. J'avais espéré que le secours me viendrait d'elle, que par je ne sais quel mot magique elle me rendrait le bonheur et la paix ; et voilà qu'elle me laissait seul avec ma conscience et la vérité lorsque je cherchais surtout à les fuir. Je sentais qu'en leur austère présence les fantômes s'évanouissaient ; aucun raisonnement, aucun sophisme ne me venait plus en aide, et l'idée de mon devoir m'apparaissait avec cet empire absolu que j'étais habitué à lui reconnaître. Mais, comme pour me punir d'avoir songé seulement à m'y soustraire, il m'apparaissait si terrible que j'en étais comme accablé. Je m'assis sur la dernière marche, et je regardai cette chambre de pierre comme si elle fût devenue ma demeure ! Quel abandon, quel oubli, quelle séparation d'avec les vivants ? C'est donc ainsi que ma vie s'écoulerait désormais, loin de ceux que j'aimais, plus oublié d'elle, plus négligé que le pauvre guerrier dans son caveau. Il faudrait serrer sur mon cœur une armure aussi rigide ; mes yeux ne devaient plus voir ce qui leur plaisait tant, ma voix ne dirait plus rien de ce qui est si doux à dire, je serais comme retranché du monde, et quelques jours de voyage me sépareraient du bonheur plus que je n'étais en ce moment séparé de la fête !—Oui, je devais partir, je le savais maintenant, je ne le niais plus, mais je n'en aurais pas la force.

Je ne l'aurais pas eue peut-être, mais le ciel est puissant, si nous sommes faibles ; voulant finir ce combat, où je ne pouvais ni céder ni vaincre, il fit pour moi ce que je redoutais de faire, et par le cours naturel des choses il me rendit à la raison.

Lorsque je sortis enfin du caveau et de la chapelle, il n'y avait plus un être vivant sur la plate-forme : le jour était éteint, l'horizon décoloré, le ciel teint de cette couleur vague qui prépare la nuit. En bas de la colline, à travers les arbres brillaient déjà les lumières du village ; je descendis sans savoir ce que je faisais ni ce que je pensais, l'âme remplie d'une souffrance solennelle, sentant que quelque chose s'était passé en moi, et qu'en revenant d'auprès des morts, le monde des vivants n'avait plus le même aspect. En bas, toute la maison était éclairée ; on préparait des

illuminations pour la soirée ; sur la route se rangeaient des Bohémiens et des gardiens de bêtes féroces ; sur la place presque déserte, quelques personnes étaient arrêtées, debout, près d'un théâtre. Je m'approchai et je vis Rhoda, appuyée sur le bras de son ami qui regardait des images de batailles colorées par le feu rouge de grossières lanternes ; elle avait l'air de s'intéresser à ce spectacle, et je fus blessé qu'elle comprit sous cette forme vulgaire l'héroïsme qui ne l'avait pas touchée tout à l'heure : "Voici le dernier combat des Russes contre les Polonais ; vous voyez les braves insurgés qui sont écrasés par le nombre, mais qui se défendent en désespérés, car la liberté leur est plus chère que la vie." Quand j'entendis l'accent grossier du montreur de marionnettes, redire ainsi dans une phrase banale les paroles secrètes gardées au fond de mon âme, l'irritation me gagna : tous ces sentiments auxquels, une heure auparavant, je me croyais étranger : tous ces instincts dont je pensais ne faire aucun cas, blessés maintenant, me faisaient sentir leur puissance, et combien ils étaient vivants en moi.

—C'est votre pays, me dit Rhoda en se tournant vers moi ; cela lui ressemble-t-il ?

—Je vais y aller voir, répondis-je froidement.

—Et *pécaire*, s'écria la bonne mère, il n'y faut pas aller : il y a la guerre, et on n'en revient pas.

—Allons, dit Rhoda, on en revient tout de même ; tu vois bien qu'il en est revenu ! Et posant la main sur l'épaule du jeune homme, elle leva les yeux vers lui.

—Heureusement que j'en suis revenu, dit-il, et il baisa le front qu'elle lui tendait, sans qu'elle parut s'en étonner.

—Oh ! ces enfants, me dit la mère, qui haussa les épaules et me regarda d'un air d'apologie, il faut bien les laisser faire, puisqu'ils vont se marier !

Faut-il vous dire maintenant comment quinze jour plus tard, j'avais rejoint mon oncle à la frontière ? Comment nous entrâmes en Pologne sous un déguisement de paysan juif, et comment, à peine arrivé aux quartiers de la petite armée nationale, j'assistai à mon premier combat. Mais "la guerre n'aime pas ceux qui lui viennent à contre cœur.." nos soldats le disent, et j'en fis l'expérience : j'eus une balle dans l'épaule, et bien que ma vie ne fût point en danger, ma mère accourut pour me soigner. — Ses bons soins, trois mois d'hôpital et la nouveauté d'une existence si aventureuse, changèrent le cours de mes pensées et me guérirent de ma blessure. Quant à l'autre mal, je n'osais jamais en parler à ma mère. Mes camarades n'y auraient rien compris ; nous ne nous

entretentions que de la hâte que nous avons d'être guéris, afin de prendre part à la prochaine affaire, si bien que je finis par ne plus désirer autre chose. J'y fus présent, en effet, et j'en rends grâce à Dieu, à cette belle affaire de Kamieniec, où l'on a vu ce que des Polonais peuvent faire. Vos pères y étaient comme moi, jeunes gens, et puissiez-vous avoir de semblables journées ! Mais je ne vous la raconte pas ce soir, car la princesse est fatiguée et moi aussi, et il est temps que vous rentriez au logis.

—Et Rhoda ? dit la princesse un peu imprudemment.

—Oh ! ma foi ! je n'en sais rien, dit le général avec impatience ; puis il ajouta plus doucement et plus bas : *pauvre Rhoda !*

LA "VÉGA" DE GRENADE ET L'ALHAMBRA.

EXTRAIT ET NOTES DE VOYAGES.

L'ESPAGNE.

.....Au sortir du ravin creusé par le Xénil, nous descendons rapidement dans l'immense plaine qui vit, enfin, la destruction de la puissance maure en Espagne.

La *Véga* (plaine) de Grenade est véritablement le pays du bon Dieu, s'il en a jamais existé un sur la terre. C'est un paradis pouvant satisfaire aux goûts de tous ; jouissant de tous les climats et de tous les produits de la nature, depuis les petits arbustes et les baies qui luttent contre les neiges et les glaces, jusqu'aux riches cactus bordant les chemins poudreux.

Toutes les richesses d'un climat tropical y sont prodiguées par la main de la Providence ; les orangers, les citronniers, les oliviers et les lauriers y fleurissent à l'abri des monceaux de glace de la Sierra Nevada ; des neiges éternelles forment le fond de ce tableau tout africain.

Je ne puis, cependant, me faire à ce genre de beauté ; les montagnes, avec leurs teintes pourprées, paraissent comme si elles avaient été brûlées et grillées par le soleil. Les plantes elles-mêmes sont tristes, sombres et poudreuses, malgré leur sève abondante. C'est la richesse, c'est l'abondance ! mais ce n'est pas la beauté, du moins telle que nous l'entendons en Amérique..... Nos tristes sapins me paraissent verts auprès des oliviers de l'An-

alousie, et l'ombre de nos grands chênes vaut mieux que celle des orangers de Grenade.

Grenade, ce dernier boulevard des Maures en Espagne, nous apparaît bientôt dans toute sa splendeur orientale ; le malheureux Boabdil avait bien raison de pleurer " ce berceau au milieu d'une " forêt de lauriers."

" Grenade est bâtie au pied de la Sierra Nevada, sur deux collines que sépare une profonde vallée. Les maisons, placées sur la pente des coteaux, dans l'enfoncement de la vallée, donnent à la ville l'air et la forme d'une grenade entr'ouverte, d'où lui est venu son nom. Deux rivières, le Xénil et le Douro, dont l'une roule des paillettes d'or et l'autre des sables d'argent, lavent le pied des collines, se réunissent et serpentent ensuite au milieu d'une plaine charmante appelée " *la Véga.*" (*Le dernier des Abencerages*).

Sur un des éperons de la montagne est une grosse tour carrée dominant la ville : c'est la tour de la " *Vela,*" la première couronnée de l'étendard du Christ ; d'énormes murs jaunâtres, s'étendant en triangle de chaque côté, forment l'enceinte de " l'Alhambra," de ce château, d'apparence sombre et sévère, construit plus encore pour tenir la ville en respect que pour servir de résidence princière.

Ne pouvant accorder qu'un seul jour à la visite de la ville, on nous avait conseillé d'accepter les services du roi des guides de Grenade, Matteo Ximenès ! En Espagne, comme en Grèce, le peuple s'empare volontiers des noms illustres, et semble ainsi vouloir faire oublier l'indifférence et les décrets odieux de leurs anciens maîtres. Cette habitude cause parfois de singuliers rapprochements ; je me rappellerai toujours que mon batelier du Pirée se faisait appeler tout bonnement Thémistocle, et son voisin, Aristide, ce qui ne les empêchait pas d'être deux fripons.

Matteo Ximenès n'est pas un grand homme, mais c'est un guide intelligent, honnête (ce qui est aussi rare), et parfaitement au fait de son histoire de la prise de Grenade. Il n'était pas nécessaire de lui dire où nous voulions être conduits : " *l'Alhambra*" est le premier mot prononcé par le voyageur en apercevant Grenade, et avec raison, quoique sa réputation ait été surfaite et que l'on ne puisse pas en admirer le style sans de grandes réserves.

.....

.....

Il n'y a peut-être pas, dans l'histoire, de fait d'armes qui ait excité un aussi grand enthousiasme dans la chrétienté que la " Conquête de Grenade." On y voyait, non-seulement une grande victoire, la conquête d'une ville formidable, mais le triomphe du christianisme

et la destruction de l'islamisme, de cette religion de haine et de sang, ne marchant que l'épée à la main à la suite de son fondateur.

Ces combats des chrétiens et des Maures ont, même de nos jours, un attrait irrésistible pour tous les âges; les poètes se sont plu à en tracer les phases avec les couleurs les plus vives, même par trop vives quelquefois.

Qui peut lire sans émotion ces belles pages de Florian, nous redisant les malheurs de la belle Zoraük: la grandeur d'âme de Zara, le fidèle ami; la passion et le courage de Gonzalve? Qui n'a lu la charmante nouvelle du "Dernier des Abencerages," pleurant ses aïeux et baisant la trace de leur sang sur les dalles humides de l'Alhambra? Qui n'a admiré cette lutte terrible de l'amour et du devoir dans le cœur de Blanca et de l'Infidèle; luttés qui doivent se terminer par le triomphe de la religion et de l'honneur?..... "Retourne au désert," dit la courageuse chrétienne; ce seul mot suffit, c'est le devoir, c'est la religion qui l'a dicté, et le Maure l'a compris.

Ces magnifiques productions font la gloire du génie, mais elles ont le grand inconvénient de désenchanter le voyageur, et, sous ce rapport, les poètes leur rendent un bien mauvais service.

Comment croire à la réalité, ou plutôt à la possibilité de ces magnifiques caractères, après avoir vu de misérables Andalous mendier aux portes de l'Alhambra! après avoir vu la malpropreté de l'Arabe, et la brutalité du Turc?

Charles-Quint s'était toujours plu au milieu des ruines de l'Alhambra: "Il est né bien malheureux l'homme qui ne peut jouir de cette vue," s'écriait-il dans son enthousiasme en voyant la campagne environnante. Le palais maure étant inhabitable, il eut la malheureuse idée de faire commencer un magnifique palais en marbre, dont la façade, longue de plus de deux cent cinquante pieds, est considérée, par les Espagnols, comme bien supérieure à l'Alhambra. C'est cette immense construction, ayant l'apparence d'un palais incendié, que l'on voit sur la grande place du château. Les quatre murs seuls sont debouts et attendent que l'on ait la prudence de les couvrir, pour en empêcher la destruction complète.

A l'intérieur de ce carré en marbre est un "Patio" circulaire, à double rang d'arcades supportées par des colonnes doriques et ioniques: il n'a servi qu'une seule fois, et ce pour une course de taureaux.

Tout à côté sont de vastes et très-laides constructions basses, jaunâtres et couvertes en tuiles, comme tous les murs de boue en

France. "Qu'est-ce ? demandais-je à Ximenès." "Mais..... c'est l'Alhambra," me dit-il tout indigné ; j'aurais plutôt dit : de vastes hangars garnis de tours carrées !

Tel est l'extérieur du palais des rois de Grenade ; mais hâtons-nous de traverser ses vieux murs délabrés et pénétrons sous les arcades du joyau de l'architecture mauresque, de la célèbre "Cour des lions," avec ses nombreuses et élégantes petites colonnes supportant des voûtes d'où s'élancent des gerbes de stalactites d'or et d'azur. Trois choses surtout m'ont frappé dans le style oriental : la multiplicité, l'élégance et la diversité des cintres, la disposition des colonnes et la singularité des plafonds ou voûtes en cèdre.

La "Cour des lions," ainsi que les appartements qui l'entourent, renferme toutes ces beautés répandues avec une telle profusion, qu'elles vous empêchent de voir les défauts de genre. Il y a dans la première vue d'un palais ou d'un monument mauresque, quelque chose de féérique et de fantastique, qui s'attaque surtout à l'imagination. On se croirait transporté dans une de ces grottes enchantées, ayant pour supports d'immenses stallactites éclatant de blancheur, et pour voûtes, des gerbes de cristaux enchassés dans l'azur. Le goût ne se raisonne plus, et l'on est entraîné malgré soi à une admiration sans réserve.

Un examen plus approfondi fera cependant bien voir que, si les anciens maîtres de Grenade excellaient dans l'ensemble et la *mise en scène*, ils ne savaient donner ni grandeur, ni fini à leurs ouvrages.

Ils étaient à peu près nuls dans la sculpture, comme il est facile de s'en convaincre, en voyant ces douze êtres informes, soutenant la grande fontaine au centre de la cour. On les a nommés "lions," mais ils ont plutôt l'apparence d'une mauvaise caricature à peine ébauchée.

Ils ne travaillaient presque jamais la pierre, et ne donnaient guères plus d'un pouce de relief à toutes leurs ornements murales, ressemblant plutôt à une tapisserie taillée en zigzag, formée d'êtres fantastiques, de lettres et sentences arabes n'ayant ni tête ni queue, et entassées avec une telle profusion qu'il serait impossible d'y poser la main sans rencontrer une sentence de l'Alcoran ou un "Allah : " "cela ressemble à ces étoffes d'Orient, que borde, dans l'ennui du harem, le caprice d'une femme "esclave."

Le Gothique est aussi un genre de détails ; mais il parle à l'âme, il élève le cœur vers Dieu, il porte à la prière et à la méditation, tandis que les beaux appartemens d'Alhambra ne parlent qu'aux sens, invitent à la volupté, et n'ont jamais pu couvrir dignement que la sensualité et la noblesse des Orientaux. "Une seule idée

élevée peut naître dans l'âme à la vue de cet édifice : le souvenir
 “ de la conquête de Grenade : Ferdinand et Isabelle, leur cour
 “ bordée de fer, s'agenouillent devant un autel fait à la hâte. Le
 “ *Te Deum* retentit dans ce cloître profane : un pareil tableau
 “ agrandit l'Alhambra ; d'élégant qu'il était, il devient sublime.”

La Cour des lions peut avoir cent trente pieds de longueur sur
 soixante de largeur ; sa double rangée d'arcades lui donnerait l'air
 d'un cloître ; mais là s'arrête la ressemblance ; les superbes
 appartements qui l'entourent sont d'un luxe trop efféminé pour
 pouvoir jamais être le séjour de la pénitence et des mortifications.

Ces appartements, quoique grands, immenses même pour l'épo-
 que, seraient aujourd'hui considérés comme très-petits auprès de
 nos superbes constructions modernes. Les plus grands, tels que
 les salles des Abencérages, des Ambassadeurs et de “ los Hermanos ”
 n'atteignent guères que quarante pieds, tandis que les chambres
 inférieures sont plus petites que dans nos bonnes maisons bour-
 geoise. ¹

Les pavés sont invariablement en marbre, et les murs, jusqu'à
 une hauteur de quatre-vingt-cinq pieds, sont recouverts “ d'Azuli-
 jos, ” petits carrés de faïence peints en bleu, rouge, vert, jaune et
 brun sur un fond blanc et imitant la mosaïque. La partie supé-
 rieure des murs, jusqu'aux voûtes, est couverte de cette extrava-
 gante tapisserie dont je parlais plus haut.

Si les Maures ne travaillaient pas la pierre, ils savaient au moins
 donner au plâtre toutes les formes imaginables, et une consistance
 extraordinaire. Ils coulaient un grand nombre de sentences, de
 dessins et de fleurs, les collaient sur les murs et répétaient les
 moules à volonté, ce qui expliquerait la rapidité et le bon marché
 de leurs constructions.

Après nous avoir fait admirer les belles voûtes de la salle des
 Abencérages, Ximenès nous fit remarquer une large tache rou-
 géâtre au fond d'une fontaine en marbre creusée dans les dalles.
 “ C'est, me dit-il, le sang des Abencérages sacrifiés à la haine de
 Boabdil et des Zégris ” J'avais pris pour habitude de
 m'efforcer de croire mes “ cicérones ” et ne les jamais contredire ; je
 ne me suis départi de cette habitude que deux ou trois fois pendant
 mon long voyage : la première à Rome, où un guide, me croyant
 Anglais, me disait que le Pape payait les brigands pour effrayer les

¹ Les grandes salles de l'Alhambra sont toutes placées dans de grosses tours
 carrées dont elles occupent toute la hauteur, près de soixante pieds. (NOTE DE
 L'AUTEUR.)

² Noble famille de Grenade, la rivale des Abencérages.

étrangers et les empêcher de venir répandre les idées libérales !!! la seconde dans une église de Gènes, autant que je puis me rappeler ; on voulait me faire prendre notre mère " Eve tentée du démon " pour une chaste Suzanne.

Après tout, pourquoi ne serait-ce pas le sang des Abencérages, s'il est vrai qu'il y a eu un massacre de cette illustre famille ?...Ce sang est bien vieux, cinq cents ans!!! n'importe, j'y crois ; mon orgueil de touriste serait trop froissé s'il en était autrement.

Je fus d'abord assez intrigué en voyant deux petites niches de chaque côté de la grande porte des Ambassadeurs, mais avec un peu de réflexion, je me serais souvenu que ma qualité seule d'étranger m'avait exempté d'entrer pieds nus dans le palais du Sérail et dans la mosquée de Ste. Sophie, et que les Maures avaient besoin d'un endroit pour déposer leurs chaussures.

Les Mahométans portent leur turban et ôtent leurs bottes, en signe de respect ; nous, nous conservons nos bottes et ôtons notre chapeau : qui a raison ?.....demandez-le à nos bonnes ménagères craignant les boues de l'automne.

Tel est l'Alhambra de nos jours, mutilé, méprisé et longtemps mal entretenu ; on en a cependant commencé la restauration ; les plâtres brisés ont été remplacés par d'autres, moins solides, il est vrai, mais parfaitement imités.....

L. R. MASSON.

UN MOT SUR LA PHOTOGRAPHIE.

Les découvertes qu'on eut traitées de rêves et de chimères si l'on était venu les proposer brusquement avant l'expérience, semblent bientôt toutes naturelles, et l'esprit humain s'y fait tout de suite avec une facilité singulière ; il arrive même bien vite à ne faire aucun cas de ce qui lui eut paru incroyable, en dehors du possible, et presque du domaine de la féerie quelques années auparavant. La première moitié de ce siècle, qu'on affecte de dédaigner et qui, pour l'art et pour la science, comptera parmi les époques de l'humanité, a réalisé d'étonnantes merveilles, la vapeur sur terre et sur mer, le gaz, la télégraphie électrique, la galvanoplastie, le daguerréotype. Qu'on suppose un homme né en 1800, jetté à l'âge de quinze ans dans quelque île déserte de la mer Pacifique et ramené par le hasard d'un navire au milieu de notre civilisation, quelle stupéfaction profonde il éprouverait devant toutes ces inventions déjà passées dans le domaine public et qui se rangent parmi les faits vulgaires de la vie ! Eh ! quoi, marcher sur mer sans le secours du vent et contre le vent ; franchir d'énormes distances en un clin d'œil au moyen d'une chaudière et de quelques tringles ; faire de l'électricité le facteur de poste aux lettres, colportant les nouvelles d'une hémisphère à l'autre dans l'espace de quelques secondes ; dérober et fixer les images produites par le soleil ; réduire l'astre central de notre monde à l'humble métier de lithographe ou de graveur, n'est-ce pas plutôt l'œuvre des Titans que celle des hommes ?

La photographie, accueillie d'abord avec enthousiasme, a soulevé, comme toute invention, une multitude de critiques. Des esprits, bien intentionnés sans doute, ont voulu voir dans cette admirable découverte, un péril pour l'art ; ils ont craint que la main humaine devint inhabile, sachant qu'une machine était là qui travaillerait pour elle. Cette crainte n'a rien de fondé, et je le démontrerai tout à l'heure.

La photographie d'ailleurs, n'est pas, comme on le croit communément, une simple opération chimique. Tout ce qui touche l'homme reçoit son empreinte ; l'âme y est presque toujours visible par quelques rayons.

Dans un album composé d'épreuves héliographiques sorties de

divers ateliers, les artistes se reconnaissent aisément, chaque photographie porte le cachet de son auteur. L'individualité règne chez les disciples de Daguerre ; chacun agit d'après son idée particulière. Chose qui semble étrange et qui est vraie pourtant, il y a parmi les artistes-photographes les dessinateurs et les coloristes ; ceux-là arrêtent leurs contours, découpent nettement leurs silhouettes, n'admettent que des teintes blanches ou grises ; ceux-ci suivent le bord des objets, concentrent leurs lumières, épaississent leurs ombres, réchauffent leurs tons, veloutent leurs noirs et savent *culotter* le travail du soleil comme une vieille toile de Rembrandt. Chaque photographe en renom a son cachet, et ses épreuves n'auraient pas besoin de sa griffe pour être démêlées entre les autres. Cela tient aux objectifs, aux agents chimiques, au collodion, aux lavages ou à la plaque de verre, au temps qu'il faisait ce jour-là, au nombre de minutes ou de secondes d'exposition, à la couleur, à la nature, au plus ou moins d'immobilité du modèle, un peu sans doute à toutes ces circonstances, mais principalement au goût de l'artiste, à sa façon d'envisager et de comprendre les choses, de les arranger, de les disposer, et surtout, pourquoi ne le disons-nous pas ? à une certaine transmission fluïdique que la science n'est pas en état de déterminer aujourd'hui, mais qui n'en existe pas moins. Pensez-vous que ces plaques imprégnées de préparations assez sensibles pour s'impressionner à l'action de la lumière, ne soient pas modifiées par l'influx humain ? Nous touchons là à une question délicate : l'âme peut-elle agir sur la matière ? Le magnétisme semble répondre oui.

Quel chemin rapide ont fait depuis 1839 les découvertes de Daguerre et de Sir Fox Talbot ! ce brouillard confus, où les objets s'ébauchaient péniblement et semblaient vouloir rentrer dans l'ombre d'où ils étaient sortis, comme des spectres rebelles à la voix d'un magicien qui ne sait que la moitié de la formule évocatrice. Ce brouillard s'est déchiré, dispersé, envolé ! Au crépuscule douteux succède le plein jour, et le soleil vaincu travaille au commandement du photographe. En vain il voudrait reprendre les rayons, pinceaux sublimes avec lesquels il a modélé les formes : les agents chimiques les fixent sur le papier ou sur le verre, sinon pour toujours, du moins pour longtemps. Craignez-vous que l'épreuve ne se décolore et ne finisse par remonter au ciel d'où elle vient ? la pierre et l'acier sont là pour la retenir à jamais : la lithographie et la gravure héliographiques en répondent.

On a prétendu que la photographie nuisait à l'art et en abaissait le niveau. Jamais allégation ne fut plus dénuée de fondement. La photographie est, au contraire, la très-humble servante, l'esclave

dévouée de l'art : elle lui prend des notes, elle lui fait des études d'après nature ; pour lui, elle se charge de toutes les besognes ennuyeuses et pénibles ; sa boîte sur le dos, elle parcourt la vallée et la montagne, le désert et la cité, le vieux monde et le nouveau monde, encapuchonnant sa tête du voile noir à chaque beau site, à chaque édifice curieux, à chaque ruine racontant le passé : au paysagiste elle rapporte des groupes d'arbres, des entassements de roches bizarres, des lacs aux eaux diaphanes, des étangs endormis sous le manteau des plantes aquatiques, des vagues défilant sur la grève et jusqu'à des archipels de nuages fixés avec leur jour de lumière ; à l'architecte, des élévations, des perspectives de monuments ; au peintre d'histoire, les types fidèles de toutes les races, des draperies surprises avec tous leurs plis, des reproductions d'armes, de meubles, de vases, d'accessoires de toute sorte qui prendraient, pour être moins parfaites, beaucoup de peine et de temps.

Pour tout le monde elle peint en miniature les images aimées, bien autrement exacte, bien autrement sincère dans son instantanéité que le pinceau le plus scrupuleux léchant l'ivoire pendant de longues séances. Bref, la photographie est un miroir qui retient toutes les images réfléchies et les multiplie à un nombre illimité d'exemplaires, prodige inouï et que l'antiquité eut sans nul doute attribué à la sorcellerie.

La photographie compile ; elle commente, elle fournit les textes, elle garnit de documents les murs du cabinet, mais elle ne conclut pas et elle attend la décision du maître. Que signifie tout cela ? Elle n'en sait rien. Cela est, voilà tout.

Dans un temps donné, la photographie aura fait disparaître de la peinture tout ce qui est métier et n'exige que de la justesse d'œil et de l'adresse de main ; si elle supprime une foule de petites besognes inférieures en les accomplissant avec une facile supériorité, elle montre par cela même la grandeur de l'idéal ; prenant pour elle la réalité grossière, elle laisse l'homme chercher le beau, " cette splendeur du vrai, " que nul procédé chimique ou mécanique ne peut atteindre, et tout en fixant sur un épreuve une madone de Raphaël, elle sait bien qu'elle ne saurait jamais l'inventer.

HECTOR BERTHELOT.

Ottawa, 6 octobre 1866.

NUIT D'ÉTÉ.

La nuit est tiède après l'orage
Et sombre à vous saisir le cœur :
Les lames vont, frôlant la plage,
En clapotant avec langueur.

Le vent s'endort dans la campagne,
Au bois le silence est profond ;
La mouche-à-feu seule accompagne
L'éclair fuyant à l'horizon.

Tout invite à la rêverie
Au bord des prés, au fond des eaux ;
La nature en extase prie ;
Partout se taisent les échos.

La cité calme se repose
Des feux et du fracas du jour.
De la ferme la porte est close,
La route est déserte à son tour.

La chauve-souris tourne et vole,
Mêlant aux plaintes du hibou
Sa fantastique parabole.....
Un frisson vient on ne sait d'où.

Plus de refrains dans la feuillée !
Un merle errant par les vallons
Voltige jusqu'à sa couvée
Et retrouve des nourrissons.

Alors un bruissement d'ailes
Se fait entendre dans la nuit,
C'est l'hymne des amours fidèles,
C'est la romance de minuit !

Charme divin, parfum rustique,
Fraîche forêt, voix du courant,
Plaisir secret, livre mystique,
Qui donc vous aime et vous comprend ?

Qui donc consulte la nature
A l'heure austère du repos,
Pour puiser dans chaque murmure
Le baume souverain des maux ?

Je vais, promeneur solitaire,
Perdu dans cette immensité,
La savourant avec mystère,
Goûter un peu de liberté.

BENJAMIN SULTE.

Juin, 1866.

MON VILLAGE.

Mon village s'adosse au flanc de la montagne,
A ses pieds se déroule une vaste campagne
Où les épis dorés ondulent mollement,
De même qu'une mer que ride un léger vent.
Une église de pierre au bord des avenues
Élève étincelant son clocher vers les nués.
De loin en loin l'on voit un paisible troupeau,
Remonter lentement le talus du coteau.
Quelques vergers épars nous jettent leur ombrage ;
Mille bardes ailés, de leur plus doux ramage
Y frappent à l'envi les échos attentifs.
La colombe y roucoule, et ses accents plaintifs
Vont souvent expirer au fond de la tourelle ;
De temps en temps la voix du laboureur s'y mêle :
Mais le soir, lorsque tout devient silencieux,
On entend soupirer l'airain religieux.
Et ce timbre divin qui s'échappe de l'urne
Fait filtrer goutte à goutte en mon sein taciturne,
Tantôt un sentiment de regret du passé,
Tantôt un souvenir que mon âme a bercé,
Et qui s'évapora comme un brillant globule
Lorsqu'il a réfléchi les feux du crépuscule.
O temps de solitude ! ô temps d'émotion !
Mon âme se déverse en aspiration,
Lorsque, rêveur, assis au bord de ma fenêtre,
Je respire du soir l'air pur qui me pénètre,
Je regarde monter majestueusement
La nocturne planète, au bord du firmament,
Ou que j'entends gémir sous la voûte étoilée
Le seul bruissement de la verte feuillée.

* * *

Que je t'aime, ô mon village,
Avec tes rares maisons,
Avec ton beau paysage,
Avec tes grandes horizons !

Je t'aime, quand l'astre dore
Le sommet de ton clocher ;
Lorsque les pleurs de l'aurore
Ruissellent sur le rocher ;

Quand la gerbe mûre brille
Sur les pesants charriots,
Lorsqu'au sein de la famille
S'installe le doux repos.

Je t'aime quand, le dimanche,
 Au pied du modeste autel
 Chaque poitrine s'épanche
 En prière vers le ciel.

Pourtant, depuis que ma mère
 Descendit dans le tombeau,
 Son prestige est éphémère
 Et tu n'es plus aussi beau.

Où sont les traces bénies
 De son passage ici bas ?
 Hélas ! si tu les oublies,
 Je ne les oublierai pas.

Il n'est plus, notre bon prêtre,
 Le vieillard aux cheveux blancs,
 Lui qui sur le seuil champêtre
 Faisait rire les enfants.

La mort à mes vœux rebelle
 Vient de même de ravir
 Un tendre aïeul, un modèle
 A suivre dans l'avenir.

Comme il chérissait ces plaines,
 Ces bleds, ces foins abondants,
 Ces ruches d'abeilles pleines
 Et ces vergers verdoyants !

Quand ma mémoire rappelle
 Ces rêves qui m'ont bercé,
 O ma colline si belle,
 Je t'aime dans ton passé !

L'extase me frappe vite
 De ses plus brillants rayons,
 Et tout le soir je médite
 Ces douces illusions.

Ma rêverie alors se répand en prière ;
 Je regarde du ciel la sereine lumière,
 Que verse par milliers les étoiles des nuits,
 Pendant que le Sault Saint-Louis
 Me jette, en déferlant, ses plus sublimes bruits
 A travers la forêt découpée en clairière.

Village N. D. de Toutes-Grâces.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES.

Instructions Dogmatiques sur le Mariage Chrétien, par le R. P. A. Braun, de la Compagnie de Jésus. Publiées avec l'approbation de Mgr. de Tloa. Québec, Léger Brousseau, 1856. I vol. in-8, 193-IV p.

Pendant le carême de cette année, le R. P. Braun, dont l'éloquente parole produit de si chaudes émotions et de si grands résultats de piété et de religion parmi la classe la plus distinguée de Québec, prêcha dans la Cathédrale de cette ville une série d'instructions sur le mariage. Ce sont ces instructions qui ont été recueillies et récemment livrées à la publicité, à la demande, nous disent les éditeurs, de plusieurs membres du clergé et d'un grand nombre de fidèles qui ont eu l'avantage d'entendre ces savantes conférences. Elles sont au nombre de sept, et elles exposent la doctrine si belle et si satisfaisante de l'Eglise catholique sur les questions matrimoniales qui ont le plus d'à-propos pour notre état social. L'auteur les aborde avec énergie et il les développe en jetant sur les problèmes les plus difficiles une grande clarté. A ces instructions, on a ajouté un appendice dans lequel l'orateur complète certains sujets qu'il n'avait pu qu'ébaucher dans ses discours, et où il donne aussi les documents les plus importants que l'Eglise ait publiés sur le mariage.

Dans tous les pays comme le Bas-Canada, où les protestants vivent mêlés aux catholiques, ceux-ci sont exposés à être égarés par les erreurs de leurs frères séparés. Dans la question du mariage particulièrement, le protestantisme, qui a tout bouleversé dans l'ordre moral et dans l'ordre social, professe des doctrines qui sont de l'effet le plus pernicieux; car c'est surtout dans le mariage que les dogmes sont la base de la morale. Le vénérable auteur des *Instructions Dogmatiques* a compris qu'il devait diriger de ce côté tout l'effort de son éloquence; c'est ce qu'il a fait en traitant les

questions relatives à la nature du mariage, au mariage civil, au pouvoir de l'Eglise et à celui du prince sur ce sacrement, à son unité et à son indissolubilité.

Nous avons lu avec un intérêt tout particulier la cinquième instruction qui contient une réfutation victorieuse des erreurs professées par Pothier sur ce sujet important. Ce grand jurisconsulte, quelque sûre que soit ordinairement sa doctrine et quelque fermes que soient ses principes de droit, s'est cependant laissé entraîner, dans son *Traité du Mariage*, à toutes les funestes erreurs des parlementaires français du 17^{ème} siècle. Pothier distingue dans le mariage deux caractères, celui de sacrement et celui de contrat civil. Comme sacrement, dit-il, il doit être revêtu des formalités prescrites par l'Eglise; comme contrat, il est assujéti à des lois séculières dont la violation entraîne la nullité. Voilà la source de toutes les erreurs de cet illustre auteur; il n'a pas compris la nature du mariage depuis la loi nouvelle. Depuis Jésus-Christ, le mariage n'est plus ce contrat naturel que formaient les hommes dans les premiers âges du monde; il est maintenant un sacrement. Le mariage n'est pas non plus un contrat civil auquel on a ajouté un caractère religieux; c'est uniquement un sacrement. Ce sacrement a des effets civils que la puissance politique peut régler par ses lois. Il suit de ce principe qu'il ne peut pas y avoir de mariage entre chrétiens que le sacrement ne soit reçu; et on ne peut nier que les sacrements tombent sous la juridiction de l'Eglise. Voilà ce que Pothier n'a pas compris, et ce que tout catholique cependant ne peut se dispenser de croire, puisque cette doctrine a toujours été enseignée par l'Eglise. Chaque fois que l'occasion s'en est présentée, les Papes ont affirmé et répété avec une persistance remarquable ces principes sur le caractère du mariage. Les bulles, les décrets, les rescrits, les lettres de la cour de Rome en sont remplis; récemment encore, le grand Pape Pie IX, dans sa dernière allocution, destinée à produire un si profond retentissement dans le monde, proclamait en ces termes la doctrine catholique sur ce point: "Un mariage, dit le Souverain Pontife, ne peut être célébré parmi les fidèles qu'en étant en même temps un sacrement."

Ce principe, qui est la base de tout l'enseignement catholique sur le mariage, est développé avec un rare bonheur par le R. P. Braun; il est difficile de trouver dans les auteurs qui ont traité ce sujet une démonstration plus claire, plus satisfaisante, et qui rende plus tangible la nature du mariage.

Parmi les savantes considérations qui remplissent les sermons du P. Braun, quelques-unes méritent notre plus sérieuse attention. Elles répondent à un mal véritable qui fait dans la société canadienne de tristes victimes. Je veux parler des mariages mixtes. Il faut que ces unions soient vraiment regrettables, puisque l'Eglise les condamne avec tant de véhémence et s'efforce de les prévenir par tous les moyens possibles. En dehors des motifs purement

religieux qui s'opposent à ces mariages, le P. Braun trouve des considérations nouvelles de la plus haute importance dans le sentiment du bonheur personnel, de la paix domestique, de l'honneur conjugal, que je n'ai jamais encore vu exposées avec autant de force et de grâce. Je finis, en proposant à l'esprit du lecteur quelques-uns de ses plus éloquents passages sur ce sujet.

Après avoir cité l'exemple de Philippe de Hesse qui eut deux femmes à la fois, avec la permission de Luther ¹ et celui de Guillaume II, de Prusse, qui en eut quatre d'après l'avis de ses pasteurs évangéliques, l'orateur s'écrie :

“ Dites-moi donc ce qu'il faut penser des jeunes filles catholiques qui se marient à des protestants, lesquels admettent, en principe, que le mari pourra se faire autoriser à la renvoyer lorsqu'il en sera dégoûté ? Et comme, selon leurs principes, c'est une raison suffisante pour divorcer que d'avoir une femme entachée du crime d'hérésie, il s'ensuit qu'un mari protestant pourra, quand il voudra, obtenir de renvoyer une femme catholique, qui est hérétique aux yeux d'un protestant. Et s'il plaît au gouvernement protestant de faire une loi qui autorise le mari à avoir une seconde femme, comme Guillaume II, roi de Prusse, ou Philippe de Hesse, la femme catholique du mari protestant pourra donc se consoler et se réjouir à la pensée qu'un jour une compagne, une amie, peut-être une servante, partagera les douceurs de sa vie ! ”.....

Plus loin, l'auteur revient encore sur ce sujet qu'il paraît déplorer particulièrement, et il y consacre un article spécial ;

“ Dans un mariage mixte, dit-il, la partie catholique doit suivre la voie étroite, tandis qu'à côté d'elle on marche dans la voie large ; elle est obligée à l'abstinence, au jeûne, à la confession, à la communion, pratiques réputées, par la partie protestante, superstitieuses et ridicules ; elle doit obéir à l'autorité de l'Eglise qu'elle voit journellement foulée aux pieds. J'adore Jésus-Christ, et le compagnon inséparable de ma vie méconnaît sa divinité ; j'aime à prier Marie et les saints, et ce sont là des actes d'idolâtrie aux yeux de l'hérétique ; je ne puis aller à l'église sans penser que, d'après ses opinions, je vais pratiquer un culte vain et réprouvé de Dieu ; je ne puis faire un signe de croix, sans craindre de rencontrer sur ses lèvres le sourire de l'ironie...

“ Et cependant je suis femme, et, comme Eve ma mère, je crains le ridicule à l'excès ; je suis épouse et je dois tenir souverainement à la confiance, à l'estime et à l'entière approbation de mon époux. Heureuse, si ma foi n'est pas entamée, si l'esprit d'hérésie toujours commode à la nature, ne s'insinue pas dans mon âme, si le respect humain, la crainte de déplaire à celui que je dois aimer, ne refoule pas toute ma religion dans le secret de

¹ Luther, consulté par un de ses disciples s'il était permis d'après la loi évangélique d'avoir plusieurs femmes, dit : “ Pour moi, je vous l'avouerai, je ne vois pas comment j'empêcherai la pluralité des femmes ; il n'y a pas dans les Saintes Lettres le plus petit mot contre ceux qui prennent plusieurs femmes à la fois.”

mon cœur ! Heureuse si l'entraînement de l'exemple ne me jette pas à mon tour dans la voie large qui conduit à la perdition !”

Après ces éloquents paroles, je comprends facilement l'approbation donnée à ce livre par NN. SS. les Evêques de Tloa et des Trois-Rivières, les éloges flatteurs qui ont été adressés à son auteur par le R. P. Beak, général de la Compagnie de Jésus, et enfin le succès qu'il a obtenu dans la société de Québec. Je ne désire qu'une chose, c'est que ce succès ne soit pas seulement un de ces triomphes éphémères dûs à la popularité personnelle d'un homme, ou à l'engouement passager du public ; mais qu'il prouve, au contraire, que l'on comprend la haute importance et la sagesse d'une doctrine qui seule peut assurer le bonheur du foyer domestique, défendre l'honneur, la liberté et les droits de la femme, procurer l'éducation de l'enfant, maintenir le respect des personnes et enfin protéger la pureté des mœurs.

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

Abrégé de la vie de M. Olier, fondateur du Séminaire de St. Sulpice et de la Colonie de Montréal. Montréal : E. Senécal, Imprimeur-Editeur, 1866 ; in-12, 190 pages.—En vente chez tous les libraires.

L'auteur de la Vie de M. Olier a obéi à une excellente pensée en donnant une deuxième édition de son abrégé dans le moment actuel. On s'occupe, en effet, depuis quelque temps, d'introduire la cause de la béatification et canonisation de l'illustre fondateur du Séminaire de Saint-Sulpice ; c'est dans ce dessein que Mgr. de Montréal a construit, il y a quelques mois, un procès informatif dont le but était de constater la renommée de sainteté, les vertus et les miracles opérés par M. Olier, spécialement dans ce diocèse. Mgr. de Montréal a lui-même présidé les nombreuses séances tenues à cette fin, dont le procès-verbal formant un dossier très-considérable, a été porté à Rome par Mgr. l'Evêque de Burlington, et remis à la Congrégation des Rites. De semblables procédures se font actuellement à Paris, et auront, sans doute, pour résultat de contribuer à glorifier Dieu dans un de ses serviteurs à qui l'ancien et le nouveau monde sont redevables d'un si grand nombre de belles institutions.

M. Olier doit à un grand saint, à St. François de Sales, le choix de sa vocation. Nommé par des influences de famille à des bénéfices considérables, sa conduite toute mondaine donna d'abord de sérieuses inquiétudes : mais un miracle que Notre-Dame de Lorette fit en sa faveur déterminait sa entière conversion. Revenu à Paris, il resta sourd aux remontrances et aux prières de sa mère qui voulait le pousser aux honneurs ; il embrassa une vie toute d'abnégation et de dévouement, et se prépare au grand acte solennel de la prêtrise sous la direction de St. Vincent de Paul. Il dit sa première messe le 24 juin 1633, après une préparation de trois mois.

Devenu prêtre, le serviteur de Dieu, dévoré du salut des âmes, partit pour

aller évangéliser les paroisses de l'Auvergne dépendantes de son abbaye de Pébrac. C'est là qu'une sainte religieuse, la mère Agnès, lui annonça qu'il était appelé à fonder l'œuvre des Séminaires en France. En ce temps-là vivaient aussi le Cardinal de Bérulle, Ste. Françoise de Chantal et le Cardinal de Richelieu.

M. Olier, à Paris, se mit sous la direction du Père de Condren qui nourrissait depuis longtemps l'idée de la création d'un ordre de prêtres destinés à régénérer le clergé. Dans le cours de ses missions, M. Olier refuse une première fois l'épiscopat ; la mitre lui est offerte une deuxième fois par le Cardinal de Richelieu, il refuse également. C'est dans ce temps que le nouvel apôtre proposa aux prêtres qui l'assistaient dans ses missions d'Auvergne et de Bretagne de se réunir en société. Mais Dieu lui réservait de rudes épreuves, auxquelles vint se joindre la douleur de perdre le Père de Condren, lequel, cependant, avant de mourir, communiqua à la petite communauté ses plans et ses intentions. Les premières tentatives de réaliser le projet du vénérable défunt ne réussirent pas et la société fut dissoute : deux prêtres seulement restèrent avec M. Olier. Ainsi éprouvé, mais non rebuté, le serviteur de Dieu n'abandonne pas son œuvre qui bientôt, bénie par St. Vincent de Paul, encouragée par Richelieu, agréée de Dieu, pose ses premiers fondements d'une manière durable. M. Olier est élu supérieur. Nommé en même temps à la cure de St. Sulpice à Paris, il commence avec ses prêtres à entreprendre la régénération de cette partie de la ville de Paris réputée presque impossible jusque là. Dieu bénit les efforts de ces saints prêtres par des prodiges de conversion. Cependant, le zèle apostolique de M. Olier n'est pas encore satisfait ; les missions, la conversion de l'Angleterre et de son malheureux roi Charles II, la sanctification du clergé, toutes ces œuvres laissent inassouvi son désir de gagner des âmes à Jésus-Christ ; c'est alors qu'il pense à porter la bonne nouvelle aux Sauvages. Jusqu'à cette époque les compagnies de colonisation de la Nouvelle-France avaient été loin de se conformer aux instructions de leur charte et aux intentions bien arrêtées des rois de France ; le commerce était leur unique mobile et les missions venaient en dernier lieu, quand on s'en occupait. M. Olier prend la résolution de former une association dont l'unique but sera la conversion des sauvages.

Vers cette époque, Dieu inspirait la même pensée à M. de la Dauversière, qui rencontre providentiellement M. Olier à Paris où tous deux jettent les bases de la Société de Notre-Dame de Montréal. M. de Lauzon cède à la nouvelle société ses droits sur l'Île de Montréal, et M. de Maisonneuve, gentilhomme animé des plus beaux sentiments, et choisi pour premier gouverneur de la nouvelle colonie, se prépare à partir pour le Canada. La petite expédition mit à la voile à Laroche vers la fin de juin 1641. On passa l'hiver à Québec.

Cependant, M. Olier, qui suivait de la pensée la pieuse colonie, voulut

consacrer à la Sainte Famille l'île qui allait être le berceau de son existence, et, en février 1642, il réunit à cet effet dans l'église de Notre-Dame tous les associés. La Très-Sainte Vierge fut choisie comme la reine et principale maîtresse de la colonie qui s'appellerait Ville-Marie. Le 17 mai suivant, l'expédition de M. de Maisonneuve débarqua à Hochelaga, où le Père Vimont célébra de suite la sainte messe.

On sait quels furent les commencements, les privations et les dangers de cette petite colonie : rempli de courage, M. de Maisonneuve repassa en France pour aller quérir des renforts. Son voyage fut couronné de succès et tout le monde commença de respirer.

Quelque temps après, M. Olier fut mis à la tête de la société, laquelle, afin d'assurer l'exécution de ses projets apostoliques, céda bientôt, par un contrat du 9 mars 1663, tous ses droits au Séminaire de St. Sulpice. Désormais le salut de la nouvelle colonie était assuré ; mais M. Olier n'eut pas le bonheur de voir le couronnement de son œuvre, car il mourut six ans avant, le 2 avril 1657, après une maladie des plus aiguës soufferte avec foi et résignation pendant près de trois ans. St. Vincent de Paul assista ce grand serviteur de Dieu dans ses derniers moments.

L'auteur de l'abrégé nous montre ensuite M. Olier dans l'exercice des plus belles vertus chrétiennes et termine son ouvrage en relatant quelques-uns des miracles accomplis en France et au milieu de nous par l'intercession du saint apôtre.

C'est qu'en effet, la plus belle louange de M. Olier reste dans ses œuvres, auxquelles Dieu paraît avoir donné le sceau de l'immortalité ; la paroisse de Saint-Sulpice qu'il a réformée et qui, encore aujourd'hui, est une des plus belles paroisses du monde catholique ; le séminaire de Saint-Sulpice qui, depuis plus de deux siècles, forme les membres les plus distingués du clergé de France ; les autres séminaires de province, qui fournissent aux paroisses et aux missions tant de dignes ouvriers évangéliques ; la fondation merveilleuse de Ville-Marie, cette belle cité, qui grandit toujours et qui devient, en se développant, le plus puissant boulevard de la foi en Amérique ; ajoutons aussi les écrits dont M. Olier a enrichi l'Eglise et où les prêtres et les fidèles trouvent une nourriture si solide et si abondante : voilà les œuvres qui feront à jamais le plus bel éloge de ce grand serviteur de Dieu et qui rendront sa mémoire immortelle comme celle du juste : *In memoriâ æternâ erit justus.*

JOSEPH ROYAL.

Rapport des Commissaires de l'Amérique Britannique du Nord sur le commerce des Antilles, du Mexique et du Brésil ; Imprimé par ordre de l'Assemblée Législative. Ottawa, 1866.

Ce rapport, dont la traduction a été faite avec beaucoup de soin et d'exactitude par les traducteurs officiels, contient une foule de renseignements géo-

graphiques, historiques et statistiques, sur les pays avec lesquels le Canada entretient ou devrait entretenir des relations commerciales d'une grande importance. Annexée à ce livre bleu se trouve une carte que l'on consulte avec profit pour se faire une idée de la distance et de la position relatives de ces divers pays.

On se rappelle qu'à la fin de l'année dernière les divers gouvernements de l'Amérique du Nord, en conformité d'une résolution votée par le Conseil de Commerce confédéré, nommèrent une commission de huit personnes chargées de s'aboucher avec les autorités des Antilles, du Mexique et de Brésil et de s'enquérir de la possibilité de nouer avec elles des rapports commerciaux plus étendus. La relation que nous avons sous les yeux contient le résultat détaillé des voyages et des travaux des commissaires.

Le lecteur comprendra que nous n'avons ni la volonté ni le temps d'entrer dans l'examen critique de ce document officiel : nous nous contenterons de le résumer en citant les conclusions pratiques auxquelles en sont venus les Commissaires. Dans le but de faire disparaître les entraves qui s'opposent au commerce direct entre l'Amérique britannique du Nord et les Antilles, le Brésil et le Mexique, voici les recommandations qu'ils ont soumises à leurs gouvernements respectifs :

1o D'établir promptement une ligne de paquebots propres au transport des malles, des voyageurs et du fret entre Halifax, dans la Nouvelle-Ecosse, et St. Thomas, aux Antilles, lesquels toucheraient, jusqu'à l'achèvement du chemin de fer intercolonial, à Portland, dans les Etats-Unis, de manière à établir une communication semi-mensuelle entre les ports en question. 2o De faire une convention ou arrangement avec les autorités postales des Etats-Unis pour la prompte transmission des lettres, etc., du Canada et des provinces maritimes par chaque malle des Etats-Unis qui serait expédiée de Boston ou New-York pour les Antilles, le Brésil, le Mexique, etc., et aussi pour la transmission par les malles des Etats-Unis de la correspondance expédiée de ces pays. 3o D'établir une ligne hebdomadaire de paquebots entre Montréal et Halifax, et d'achever le plus tôt possible le chemin de fer intercolonial. 4o D'obtenir, au moyen de traités réciproques ou autrement, une réduction des droits maintenant imposés sur la farine, le poisson, le bois de construction, le lard, le beurre, et les autres principaux produits de l'Amérique Britannique du Nord, dans les Antilles, et surtout au Brésil et dans les Colonies Espagnoles. 5o D'obtenir, s'il est possible, des autorités espagnoles et brésiliennes une remise des droits onéreux imposés aujourd'hui sur le transfert des navires du pavillon anglais sous ceux de l'Espagne et du Brésil. 6o D'obtenir, au moyen de négociations avec les autorités qu'il appartient, une assimilation des tarifs des colonies des Antilles anglaises à l'égard des farines, du bois de construction, du poisson, et des autres principaux produits de l'Amérique Britannique du Nord,—mesure qui faciliterait considérablement les opérations commerciales, et que l'on peut certainement deman-

der en vue de l'assimilation qui est sur le point de se faire dans les tarifs du Canada et des provinces maritimes. 7o Enfin, d'encourager, par une législation prudente et une bonne politique fiscale, le rapide développement des immenses ressources naturelles des provinces de l'Amérique Britannique du Nord, et de conserver autant qu'il leur sera possible l'avantage dont elles jouissent aujourd'hui, de pouvoir produire à meilleur marché qu'aucun autre pays la plupart des produits de première nécessité que les habitants des tropiques sont obligés de se procurer des ports du nord.

J.-R.

ERRATUM.—Dans l'article sur la " Poésie," page 597 de la dernière livraison paragraphe 2, au lieu de : *La seconde cause originelle de la poésie selon Aristote, le goût, etc.*, lisez : *La seconde cause originelle de la poésie selon Laharpe, qui cite Aristote, est le goût, etc.*

LES ÉVÉNEMENTS DU MOIS.

Connaissez-vous quelque chose de mélancolique comme le mois de Novembre, que notre Eglise consacre au pieux souvenir des trépassés ? Si insouciant, si joyeux que l'on soit, à force de s'être entendu dire dès le bas âge que c'est le temps propice pour songer à ceux qui ne sont plus, on aime à se les rappeler, on aime à les chérir et à prier pour eux, dans ces jours où la nature en deuil se prépare au long sommeil de l'hiver.

A de rares intervalles, un jour d'air pur et de gai soleil vient éclairer ce tableau ; les vives couleurs dont s'arme la mode pour affronter l'automne circulent un moment sous vos yeux, vous ébauchez un sourire, et le lendemain c'est une autre série de jours tristes qui recommence.

Souvent par de pareils moments, on se chagrine de voir les vides cruels que le trépas fait autour de chacun de nous. Laquelle est la plus nombreuse de la famille qui nous manque ou de la famille qui nous reste... ? Combien n'y en a-t-il pas qui répondraient à cette question par un soupir ! Quand on est enfant, on ne peut se figurer qu'il faudra soi-même aller grossir un jour le nombre de ceux qui s'en sont allés pour ne plus revenir ; on imagine je ne sais quel hasard, quelle combinaison surnaturelle qui supprimera la mort, ou qui du moins nous préservera, nous, de ses atteintes. Illusion de peu de jours que celle-là ! Une fois évanouie, une autre la remplace, et quand on entrevoit l'autre bout de la vie, il nous semble à une distance telle qu'on le redoute à peine. Et dire que nos parents et nos amis disparus ont pensé comme nous ! Prions pour que leurs travaux, les bons penchants de leur cœur, leurs souffrances, leur repentir et le sacrifice qu'ils ont fait de cette pauvre vie à laquelle on tient tant, leur obtiennent grâce et miséricorde auprès de Dieu.

* * *

Nos ministres viennent de faire voile pour l'Angleterre, où ils vont mettre la dernière main à l'œuvre de la confédération. M. Galt, qui n'a pas cessé d'être leur ami en cessant d'être leur collègue, les accompagne pour soigner, dit-on, la partie financière des négociations.

A l'occasion de ce départ, les conservateurs de Montréal ont voulu témoigner à M. Cartier l'attachement et la confiance qu'il leur inspire, en lui offrant un banquet d'adieu. Le 30 octobre dernier, près de trois cents convives se réunissaient auprès de lui dans une des vastes salles

du *St. Lawrence Hall* : les uns pour saluer en lui le champion le plus hardi et le plus persévérant de leur parti, les autres pour rendre hommage au compatriote, à l'homme d'état éminent qui a su diriger jusqu'ici, d'une main si ferme et si habile, les changements constitutionnels dans lesquels notre pays est à la veille d'entrer ; tous pleins d'espoir dans le succès définitif de la mission des délégués canadiens auprès du gouvernement de la métropole.

L'armée, les professions libérales, le commerce, la propriété, l'agriculture, l'industrie, tout était honorablement représenté dans cette imposante réunion. C'est surtout avec une vive satisfaction que nous avons vu nos compatriotes de la Division Est de Montréal venir en si grand nombre prendre la place qui leur appartenait dans ce banquet offert à leur représentant.

En réponse à la santé par le Maire de Montréal, M. Cartier, pour se justifier d'accepter l'honneur insigne qui lui était fait, a retracé à grands traits les principales phases de sa carrière parlementaire et ministérielle. Souvent interrompu par les applaudissements, confiant dans la sympathie qu'il inspirait à son auditoire, heureux du magnifique triomphe que lui avaient ménagé ses amis, M. Cartier semblait avoir brisé tous les obstacles qui d'ordinaire retardent et embarrassent le cours de sa phrase. Sa parole, que souvent la vivacité de sa conception fait hésiter sur ses lèvres, se répandait avec aisance dans tous les faits, les chiffres et les dates qui lui venaient en mémoire et leur donnait de l'éloquence. Aussi l'enthousiasme était-il à son comble quand, après avoir parcouru sa carrière politique, il termina en s'adressant successivement aux catholiques, aux Canadiens-français, aux protestants et à ses compatriotes de toute origine, et en leur disant de ne pas s'effrayer de la confédération qui allait bientôt ouvrir une ère de prospérité et de bonheur à notre patrie, sans molester les intérêts religieux ou nationaux de personne. Que ces promesses solennelles s'accomplissent, et elles ne seront pas un des moindres titres de M. Cartier à la reconnaissance de ses compatriotes.

Ce banquet a été certainement une des manifestations les plus flatteuses qui aient été faites depuis longues années à aucun de nos hommes publics. A ce titre, M. Cartier a eu raison d'en être fier et ceux qui en ont été les organisateurs ont été bien inspirés, car ils ont donné par là à M. Cartier et aux Canadiens-Français qu'il va représenter en Angleterre, un surcroît d'importance et de valeur qu'ils n'auraient pas eu sans cela.

.

L'Honorable Surintendant de l'Instruction Publique, M. Chauveau, s'est embarqué pour l'Europe en même temps que nos délégués. Sa mission, telle qu'officiellement annoncée, consiste à aller examiner le fonctionnement des lois et les systèmes d'éducation dans les divers Etats de l'Europe. Personne assurément n'était mieux qualifié que M. Chauveau pour une semblable mission, et nous sommes persuadés d'avance qu'il en tirera tous les

fruits dont elle est susceptible. Nous ne verrions rien d'incompatible avec la mission de M. Chauveau à ce qu'il fût appelé à concourir au règlement définitif de la question de l'Éducation par les autorités impériales, avant l'adoption de la constitution fédérale, et ce serait là une garantie nouvelle que notre système d'instruction publique ne sera pas bouleversé pour calmer les inquiétudes chimériques d'une poignée d'agitateurs.

Elles sont actuellement à l'œuvre, ces prétendues victimes de notre intolérance religieuse ; une requête signée par des instituteurs protestants adressée à la Reine, vient d'être livrée à la publicité. Incapables de trouver un argument plausible contre les lois d'éducation qui nous régissent, ils s'attaquent à leur fonctionnement, et sont obligés d'avoir recours au mensonge et à la calomnie pour soutenir leurs prétendus griefs. On va jusqu'à affirmer dans cette requête que bon nombre de protestants du Bas-Canada ont été forcés de s'expatrier pour échapper aux injustices flagrantes dont ils avaient été victimes en matières d'éducation.

Et c'est avec une loi qui accorde à toutes les minorités indistinctement le droit de se constituer en municipalités scolaires séparées, d'établir l'enseignement qui leur convient et de participer proportionnellement à leur nombre aux octrois du gouvernement, que l'on prétend faire croire à de pareilles énormités ! Nous nous refusons à admettre que ce soit là la manière de voir d'une portion considérable des protestants du Bas-Canada. Tout notre passé est là pour prouver que sur ce point comme sur beaucoup d'autres, nous avons poussé la libéralité jusqu'à ses extrêmes limites ; et les statistiques officielles établissent que s'il y a eu inégalité dans la répartition des deniers publics affectés à l'éducation, c'est la minorité protestante qui en a eu constamment le bénéfice.

Cette requête aura, nous l'espérons, le sort qu'elle mérite ; mais nous aimerions que l'Honorable Surintendant de l'Instruction Publique eût l'occasion de confondre une fois de plus ces obscurs calomnieux. Espérer de satisfaire de pareilles gens est un chimère ; donnez leur aujourd'hui ce qu'il vous demandent, ils vous demanderont le double demain. Ce qui les incommode, ce qui les agace par dessus tout, c'est de voir que nous avons des écoles catholiques. J'en suis désolé, mais enfin franchement, nous ne pouvons pas nous en passer ; c'est le mot.

* * *

Les procès des Féliens incarcérés à Toronto sont terminés ; cinq d'entre eux ont été trouvés coupables et condamnés à mort pour avoir pris part à l'invasion armée qui a débuté par la prise du Fort Érié et qui s'est dissipée après le combat de Ridgeway ; quelques-uns ont été acquittés faute de preuves, et les autres élargis sur parole. Le cabinet de Washington, qui, comme on se le rappelle, avait pourvu à leur défense, s'est mis en rapport avec l'ambas-

sadeur anglais, dans le but de prévenir l'exécution des condamnés, et leur sort est désormais entre les mains du gouvernement impérial.

A Toronto et dans les environs, où les malheureuses victimes du combat de Ridgeway ont leurs parents et leurs amis qui les pleurent encore, il est facile de concevoir que des conseils de modération et de clémence dictés par le gouvernement impérial seraient fort mal vus. Mais si l'on songe à l'exaspération que pourrait créer parmi les cercles de la confrérie l'exécution de ces quatre condamnés que l'on transformerait ainsi en martyrs, et combien ce serait augmenter leur importance, on se convaincra aisément qu'il est au moins sage d'ajourner l'exécution de la sentence de ces misérables, qui ne sont après tout que les instruments passifs des vrais coupables qui ne sont pas en notre puissance. Ils nous serviraient probablement mieux comme otages que comme victimes expiatoires.

..*

Le Mexique continue d'être en proie aux factions rivales qui s'y disputent le pouvoir les armes à la main. Maximilien a abandonné sa capitale et s'est réfugié à Orizaba, afin d'être, selon toute apparence, libre de s'échapper de son malheureux empire, quand ses dernières espérances se seront évanouies avec le départ des troupes françaises. Le maréchal Bazaine et le Général Castelnau dirigent le gouvernement en son absence, mais il devient de plus en plus visible que les troupes françaises se préparent à évacuer le Mexique ainsi que la promesse en a été faite au gouvernement des États-Unis.

Chacun se demande maintenant ce qu'il adviendra de ce malheureux pays quand l'épée de la France s'en sera retirée. Réussira-t-il enfin à se gouverner lui-même ? ou deviendra-t-il la proie des son ambitieuse voisine, la république américaine ? Voici comment M. Gaillardet répond à une partie de cette question dans une de ses dernières correspondances au *Courrier des États-Unis* : " S'ils (les Américains), dit-il, laissent aux Mexicains la complète indépendance qu'ils nous ont accusés d'avoir violée par notre intervention, ce pays sera livré à une anarchie dont souffrira le commerce de toutes les nations et celui des Américains tout le premier. Il n'y aura plus de sécurité pour personne.

" Si, au contraire, les Américains nous remplacent militairement, d'une façon ouverte ou détournée, s'ils s'emparent d'une portion du pays, sous prétexte qu'il est livré au brigandage, ils donneront au monde la preuve que leurs accusations contre nous n'étaient que le cri de la jalousie et de l'ambition de guerre. Nous verrons comment ils sortiront de ce dilemme.

" Quant à l'empereur Maximilien, l'état de sa malheureuse femme, qui ne s'améliore pas, sera pour lui un motif honorable de quitter la galère sur laquelle il s'est embarqué. J'espère qu'il aura assez de cœur et d'esprit pour savoir profiter de cette douloureuse occasion, qui lui offre un motif de

de départ trop légitime. Sa retraite, qui eût pu être ridicule, deviendra respectable pour tout le monde. Le malheur d'une jeune et noble femme sera venu ainsi poétiser le dénouement d'un drame qui restera comme l'une des aventures les plus étranges de notre siècle."

Aux dernières nouvelles, Ortega venait d'être arrêté et emprisonné au Texas par le général Sheridan, et le général Sherman se rendait au Mexique avec instruction d'y appuyer le gouvernement de Juarez et d'y demeurer jusqu'à ce qu'il soit complètement rétabli. Une fois sur les lieux, le général Sherman sera en mesure d'appeler les troupes américaines au secours de son protégé, dans la cas où la fortune, qui lui semble fidèle, viendrait à trahir ses espérances.

Qu'un gouvernement national se rétablisse maintenant au Mexique, ou que les Etats-Unis s'en rendent maîtres, les conséquences seront absolument les mêmes au point de vue de l'équilibre américain ; indépendamment on conquis, le Mexique sera désormais à la merci des Etats-Unis.

Un jour viendra, qui n'est peut-être pas éloigné, où les puissances de l'Europe comprendront de quelle importance il eût été pour elles de constituer au Mexique un empire vigoureux ; et l'Angleterre pourrait bien être la première à regretter la politique ombrageuse et mesquine qui l'a empêchée de continuer à seconder les généreux et prévoyans efforts de la France. Ce qui était possible alors et comparativement facile, à cause de la guerre civile qui sévissait aux Etats-Unis, serait considéré aujourd'hui comme un acte de démesure.

Il nous était permis d'espérer de ce côté autre chose que ce déplorable résultat, quand nous voyions au même moment l'Espagne, l'Angleterre et la France se réunir pour pacifier le Mexique et le mettre sur la grande route du progrès, les Etats-Unis se divisent, et les Provinces Anglaises se tendre la main. Ne perdons pas courage cependant, ayons foi dans l'avenir dans la solidité de nos institutions : les passions qui ont déjà failli disloquer le colosse républicain, qui seul nous menace, sont loin d'être apaisées.

S. LESAGE.